

La Dame aux camélias (théâtre)

Alexandre Dumas

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Acte I

Boudoir de Marguerite. Paris.

NANINE, travaillant, VARVILLE, assis à la cheminée.

On entend un coup de sonnette.

Varville.

On a sonné Nanine.

Nanine.

Valentin ira ouvrir.

Varville.

C'est Marguerite sans doute.

Nanine.

Pas encore ; elle ne doit rentrer qu'à dix heures et demie, et il est à peine dix heures… (Nichette entre.) Tiens, c'est mademoiselle Nichette.

Les Mêmes, NICHETTE.

Nichette.

Marguerite n'est pas là ?

Nanine.

Non, mademoiselle. Vous auriez voulu la voir ?

Nichette.

Je passais devant sa porte, et je montais pour l'embrasser, mais puisqu'elle n'y est pas, je m'en vais.

Nanine.

Attendez-la un peu, elle va rentrer.

NICHETTE.

Je n'ai pas le temps, Gustave est en bas. Elle va bien ?

NANINE.

Toujours de même.

NICHETTE.

Vous lui direz que je viendrai la voir ces jours-ci. Adieu, Nanine. — Adieu, monsieur.

Elle salue et sort.

NANINE, VARVILLE.

VARVILLE.

Qu'est-ce que c'est que cette jeune fille ?

NANINE.

C'est mademoiselle Nichette.

VARVILLE.

Nichette ! C'est un nom de chatte, ce n'est pas un nom de femme.

NANINE.

Aussi est-ce un surnom, et l'appelle-t-on ainsi parce qu'avec ses cheveux frisés elle a une petite tête de chatte. Elle a été camarade de madame, dans le magasin où madame était autrefois.

VARVILLE.

Marguerite a donc été dans un magasin ?

NANINE.

Elle a été lingère.

VARVILLE.

Bah !

NANINE.

Vous l'ignoriez ? Ce n'est pourtant pas un secret.

VARVILLE.

Elle est jolie, cette petite Nichette.

NANINE.

Et sage !

VARVILLE.

Mais ce M. Gustave ?

NANINE.

Quel M. Gustave ?

VARVILLE.

Dont elle parlait et qui l'attendait en bas.

NANINE.

C'est son mari.

VARVILLE.

C'est M. Nichette ?

NANINE.

Il n'est pas encore son mari, mais il le sera.

VARVILLE.

En un mot, c'est son amant. Bien, bien ! Elle est sage, mais elle a un amant.

NANINE.

Qui n'aime qu'elle, comme elle n'aime et n'a jamais aimé que lui, et qui l'épousera, c'est moi qui vous le dis. Mademoiselle Nichette est une très honnête fille.

VARVILLE, SE LEVANT ET VENANT À NANINE.

Après tout, peu m'importe… Décidément, mes affaires n'avancent pas ici.

NANINE.

Pas le moins du monde.

VARVILLE.

Il faut avouer que Marguerite…

NANINE.

Quoi ?

VARVILLE.

Aune drôle d'idée de sacrifier tout le monde à M. de Mauriac, qui ne doit pas être amusant.

NANINE.

Pauvre homme ! C'est son seul bonheur… Il est son père, ou à peu près.

VARVILLE.

Ah ! oui. Il y a une histoire très pathétique là-dessus ; malheureusement…

NANINE.

Malheureusement ?

VARVILLE.

Je n'y crois pas.

NANINE, SE LEVANT.

Écoutez, monsieur de Varville, il y a bien des choses vraies à dire sur le compte de madame ; c'est une raison de plus pour ne pas dire celles qui ne le sont pas. Or, voici ce que je puis vous affirmer, car je l'ai vu, de mes propres yeux vu, et Dieu sait que madame ne m'a pas donné le mot, puisqu'elle n'a aucune raison de vous tromper, et ne tient ni à être bien, ni à être mal avec vous. Je puis donc affirmer qu'il y a deux ans madame, après une longue maladie, est allée aux eaux pour achever de se rétablir. Je l'accompagnais. Parmi les malades de la maison des bains se trouvait une jeune fille à peu près de son âge, atteinte de la même maladie qu'elle, seulement atteinte au troisième degré, et lui ressemblant comme une sœur jumelle. Cette jeune fille, c'était mademoiselle de Mauriac, la fille du duc.

VARVILLE.

Mademoiselle de Mauriac mourut.

NANINE.

Oui.

VARVILLE.

Et le duc, désespéré, retrouvant dans les traits, dans l'âge, et jusque dans la maladie de Marguerite, l'image de sa fille, la supplia de le recevoir et de lui permettre de l'aimer comme son enfant. Alors Marguerite lui avoua sa position.

NANINE.

Car madame ne ment jamais.

VARVILLE.

Naturellement. Et comme Marguerite ne ressemblait pas à mademoiselle de Mauriac autant au moral qu'au physique, le duc lui promit tout ce qu'elle voudrait, si elle consentait à changer d'existence, ce à quoi s'engagea Marguerite, qui, naturellement encore, de retour à Paris, se garda de tenir parole ; et le duc, comme elle ne lui rendait que la moitié de son bonheur, a retranché la moitié du revenu ; si bien qu'aujourd'hui elle a cinquante mille francs de dettes.

NANINE.

Que vous offrez de payer ; mais on aime mieux devoir de l'argent à d'autres que de vous devoir de la reconnaissance à vous.

VARVILLE.

D'autant plus que M. le comte de Giray est là.

NANINE.

Vous êtes insupportable ! Tout ce que je puis vous dire c'est que l'histoire du duc est vraie, je vous en donne ma parole. Quant au comte, c'est un ami.

VARVILLE.

Prononcez donc mieux.

NANINE.

Oui, un ami ! Quelle mauvaise langue vous êtes ! — Mais on sonne. C'est madame. Faut-il lui répéter tout ce que vous avez dit ?

VARVILLE.

Gardez-vous en bien !

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE, À NANINE.

Va dire qu'on nous prépare à souper ; Olympe et Saint-Gaudens vont venir ; je les ai rencontrés à l'Opéra. À Varville. Vous voilà, vous !

Elle va s'asseoir à la cheminée.

VARVILLE.

Est-ce que ma destinée n'est pas de vous attendre ?

MARGUERITE.

Est-ce que ma destinée à moi est de vous voir ?

VARVILLE.

Jusqu'à ce que vous me défendiez votre porte, je viendrai.

MARGUERITE.

En effet, je ne peux pas rentrer une fois sans vous trouver là. Qu'est-ce que vous avez encore à me dire ?

VARVILLE.

Vous le savez bien.

MARGUERITE.

Toujours la même chose ! Vous êtes monotone, Varville.

VARVILLE.

Est-ce ma faute si je vous aime ?

MARGUERITE.

La bonne raison ! Mon cher, s'il me fallait écouter tous ceux qui m'aiment, je n'aurais seulement pas le temps de dîner. Pour la centième fois, je vous le répète, vous perdez votre temps. Je vous laisse venir ici à toute heure, entrer quand je suis là, m'attendre quand je suis sortie, je ne sais pas trop pourquoi ; mais, si vous devez me parler sans cesse de votre amour, je vous consigne.

VARVILLE.

Cependant, Marguerite, l'année passée, à Bagnères, vous m'aviez donné quelque espoir.

MARGUERITE.

Ah ! mon cher, c'était à Bagnères, j'étais malade, je m'ennuyais. Ici, ce n'est pas la même chose ; je me porte mieux, et je ne m'ennuie plus.

VARVILLE.

Je conçois que, lorsqu'on est aimée du duc de Mauriac…

MARGUERITE.

Imbécile !

VARVILLE.

Et qu'on aime M. de Giray…

MARGUERITE.

Je suis libre d'aimer qui je veux, cela ne regarde personne, vous moins que tout autre ; et si vous n'avez pas autre chose à dire, je vous le répète, allez-vous-en. (Varville se promène.) Vous ne voulez pas vous en aller ?

VARVILLE.

Non !

MARGUERITE.

Alors, mettez-vous au piano ; le piano, c'est votre seule qualité.

VARVILLE.

Que faut-il jouer ?

Nanine rentre pendant qu'il prélude.

MARGUERITE.

Ce que vous voudrez.

LES MÊMES, NANINE.

MARGUERITE.

Tu as commandé le souper ?

NANINE.

Oui, madame.

MARGUERITE, S'APPROCHANT DE VARVILLE.

Qu'est-ce que vous jouez là, Varville ?

VARVILLE.

Une rêverie de Rosellen.

MARGUERITE.

C'est très joli !...

VARVILLE.

Écoutez, Marguerite, j'ai quatre-vingt mille francs de rentes.

MARGUERITE.

Et moi, j'en ai cent. (À Nanine.) As-tu vu Prudence ?

NANINE.

Oui, madame.

MARGUERITE.

Elle viendra ce soir ?

NANINE.

Oui, madame, en rentrant. Mademoiselle Nichette est venue aussi.

MARGUERITE.

Pourquoi n'est-elle pas restée ?

NANINE.

M. Gustave l'attendait en bas.

MARGUERITE.

Chère petite !

NANINE.

Le docteur est venu.

MARGUERITE.

Qu'a-t-il dit ?

NANINE.

Il a recommandé que madame se reposât.

MARGUERITE.

Ce bon docteur ! Est-ce tout ?

NANINE.

Non, madame ; on a apporté un bouquet.

VARVILLE.

De ma part.

MARGUERITE, PRENANT LE BOUQUET.

Roses et lilas blanc. Mets ce bouquet dans ta chambre, Nanine.

Nanine sort.

VARVILLE, CESSANT DE JOUER DU PIANO.

Vous n'en voulez pas ?

MARGUERITE.

Comment m'appelle-t-on ?

VARVILLE.

Marguerite Gautier.

MARGUERITE.

Et quel surnom m'a-t-on donné ?

VARVILLE.

Celui de la Dame aux camélias.

MARGUERITE.

Pourquoi ?

VARVILLE.

Parce que vous ne portez jamais que ces fleurs.

MARGUERITE.

Ce qui veut dire que je n'aime que celles-là, et qu'il est inutile de m'en envoyer d'autres. Si vous croyez que je ferai une exception pour vous, vous avez tort. Les parfums me rendent malade.

VARVILLE.

Je n'ai pas de bonheur. Adieu, Marguerite.

MARGUERITE.

Adieu !

LES MÊMES, OLYMPE, SAINT-GAUDENS, NANINE.

NANINE, RENTRANT.

Madame, voici mademoiselle Olympe et M. Saint-Gaudens.

MARGUERITE.

Arrive donc, Olympe ! j'ai cru que tu ne viendrais plus.

OLYMPE.

C'est la faute de Saint-Gaudens.

SAINT-GAUDENS.

C'est toujours ma faute. — Bonjour, Varville.

VARVILLE.

Bonjour, cher ami.

SAINT-GAUDENS.

Vous soupez avec nous ?

MARGUERITE.

Non, non.

SAINT-GAUDENS, À MARGUERITE

Et vous, chère enfant, comment allez-vous ?

MARGUERITE.

Très bien.

SAINT-GAUDENS.

Allons, tant mieux ! va-t-on s'amuser ici ?

OLYMPE.

On s'amuse toujours où vous êtes.

SAINT-GAUDENS.

Méchante ! — Ah ! ce cher Varville, qui ne soupe pas avec nous, cela me fait une peine affreuse. (À Marguerite.) En passant devant la Maison d'Or, j'ai dit qu'on apporte des huîtres et un certain Champagne qu'on ne donne qu'à moi. Il est parfait ! il est parfait !

OLYMPE, BAS À MARGUERITE.

Pourquoi n'as-tu pas invité Edmond ?

MARGUERITE.

Pourquoi ne l'as-tu pas amené ?

OLYMPE.

Et Saint-Gaudens ?

MARGUERITE.

Est-ce qu'il n'y est pas habitué ?

OLYMPE.

Pas encore, ma chère ; à son âge on prend si difficilement une habitude, et surtout une bonne.

MARGUERITE, appelant NANINE.

Le souper doit être prêt.

NANINE.

Dans cinq minutes, madame. Où faudra-t-il servir ? Dans la salle à manger ?

MARGUERITE.

Non, ici ; nous serons mieux. — Eh bien, Varville, vous n'êtes pas encore parti ?

VARVILLE.

Je pars.

MARGUERITE, à la fenêtre, appelant.

Prudence !

OLYMPE.

Prudence demeure donc en face ?

MARGUERITE.

Elle demeure même dans la maison, tu le sais bien, presque toutes nos fenêtres correspondent. Nous ne sommes séparées que par une petite cour ; c'est très commode, quand j'ai besoin d'elle.

SAINT-GAUDENS.

Ah çà ! quelle est sa position, à Prudence ?

OLYMPE.

Elle est modiste.

MARGUERITE.

Et il n'y a que moi qui lui achète des chapeaux.

OLYMPE.

Que tu ne mets jamais.

MARGUERITE.

Ils sont affreux ! mais ce n'est pas une mauvaise femme, et elle a besoin d'argent. (Appelant.) Prudence !

PRUDENCE, DU DEHORS.

Voilà !

MARGUERITE.

Pourquoi ne venez-vous pas, puisque vous êtes rentrée ?

PRUDENCE.

Je ne puis pas.

MARGUERITE.

Qui vous en empêche ?

PRUDENCE.

J'ai deux jeunes gens chez moi ; ils m'ont invitée à souper.

MARGUERITE.

Eh bien, amenez-les souper ici, cela reviendra au même. Comment les nomme-t-on ?

PRUDENCE.

Il y en a un que vous connaissez, Gaston Rieux.

MARGUERITE.

Si je le connais ! — Et l'autre ?

PRUDENCE.

L'autre est son ami.

MARGUERITE.

Cela suffit ; alors, arrivez vite… Il fait froid ce soir… (Elle tousse un peu.) Varville, mettez donc du bois dans le feu, on gèle ici ; rendez-vous utile, au moins, puisque vous ne pouvez pas être agréable,

Varville obéit.

LES MÊMES, GASTON, ARMAND, PRUDENCE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, ANNONÇANT.

M. Gaston Rieux, M. Armand Duval, madame Duvernoy.

OLYMPE.

Quel genre ! Voilà comme on annonce ici ?

PRUDENCE.

Je croyais qu'il y avait du monde.

SAINT-GAUDENS.

Madame Duvernoy qui commence ses politesses.

GASTON, CÉRÉMONIEUSEMENT À MARGUERITE.

Comment allez-vous, madame ?

MARGUERITE, MÊME JEU.

Bien ; et vous, monsieur ?

PRUDENCE.

Comme on se parle ici !

MARGUERITE.

Gaston est devenu un homme du monde ; et d'ailleurs, Eugénie m'arracherait les yeux, si nous nous parlions autrement.

GASTON.

Les mains d'Eugénie sont trop petites, et vos yeux sont trop grands.

PRUDENCE.

Assez de marivaudage. — Ma chère Marguerite, permettez-moi de vous présenter M. Armand Duval (Armand et Marguerite se saluent.), l'homme de Paris qui est le plus amoureux de vous.

MARGUERITE, À PRUDENCE.

Dites qu'on mette deux couverts de plus, alors ; car je crois que cet amour-là n'empêchera pas monsieur de souper.

Elle tend sa main à Armand, la lui qui baise.

SAINT-GAUDENS, À GASTON, QUI EST VENU AU-DEVANT DE LUI.

Ah ! ce cher Gaston ! que je suis aise de le voir !

GASTON.

Toujours jeune, mon vieux Saint-Gaudens.

SAINT-GAUDENS.

Mais oui.

GASTON.

Et les amours ?

SAINT-GAUDENS, MONTRANT OLYMPE.

Vous voyez.

GASTON.

Je vous fais mon compliment.

SAINT-GAUDENS.

J'avais une peur affreuse de trouver Amanda ici.

GASTON.

Cette pauvre Amanda ! Elle vous aimait bien.

SAINT-GAUDENS.

Elle m'aimait trop. Et puis il y avait un jeune homme qu'elle ne pouvait cesser de voir : c'était le banquier. (Il rit.) Je risquais de lui faire perdre sa position ! J'étais l'amant de cœur. Charmant ! Mais il fallait se cacher dans les armoires, rôder dans les escaliers, attendre dans la rue…

GASTON.

Ce qui vous donnait des rhumatismes.

SAINT-GAUDENS.

Non, mais le temps change. Il faut que jeunesse se passe. Ce pauvre Varville qui ne soupe pas avec nous, cela me fait une peine affreuse.

GASTON, SE RAPPROCHANT DE MARGUERITE.

Il est superbe !

MARGUERITE.

Il n'y a que les vieux qui ne vieillissent plus.

SAINT-GAUDENS, À ARMAND, QU'OLYMPE LUI PRÉSENTE.

Est-ce que vous êtes parent, monsieur, de M. Duval, receveur général ?

ARMAND.

Oui, monsieur, c'est mon père. Le connaîtriez-vous ?

SAINT-GAUDENS.

Je l'ai connu autrefois, chez la baronne de Nersay, ainsi que madame Duval, votre mère, qui était une bien belle et bien aimable personne.

ARMAND.

Elle est morte, il y a trois ans.

SAINT-GAUDENS.

Pardonnez-moi, monsieur, de vous avoir rappelé ce chagrin.

ARMAND.

On peut toujours me rappeler ma mère. Les grandes et pures affections ont cela de beau, qu'après le bonheur de les avoir éprouvées, il reste le bonheur de s'en

souvenir.

SAINT-GAUDENS.

Vous êtes fils unique ?

ARMAND.

J'ai une sœur…

ILS S'EN VONT CAUSER EN SE PROMENANT DANS LE FOND DU THÉÂTRE.

MARGUERITE, BAS, À GASTON.

Il est charmant, votre ami.

GASTON.

Je le crois bien ! Et, de plus, il a pour vous un amour extravagant ; n'est-ce pas, Prudence ?

PRUDENCE.

Quoi ?

GASTON.

Je disais à Marguerite qu'Armand est fou d'elle.

PRUDENCE.

Il ne ment pas ; vous ne pouvez pas vous douter de ce que c'est.

GASTON.

Il vous aime, ma chère, à ne pas oser vous le dire.

MARGUERITE, À VARVILLE, QUI JOUE TOUJOURS DU PIANO.

Taisez-vous donc, Varville !

VARVILLE.

Vous me dites toujours de jouer du piano.

MARGUERITE.

Quand je suis seule avec vous ; mais, quand il y a du monde, non !

OLYMPE.

Qu'est-ce qu'on dit là, tout bas ?

MARGUERITE.

Écoute, et tu le sauras.

PRUDENCE, BAS

Et cet amour dure depuis deux ans.

MARGUERITE.

C'est déjà un vieillard que cet amour-là.

PRUDENCE.

Armand passe sa vie chez Gustave et chez Nichette pour entendre parler de vous.

GASTON.

Quand vous avez été malade, il y a un an, avant de partir pour Bagnères, pendant les trois mois que vous êtes restée au lit, on vous a dit, que tous les jours, un jeune homme venait savoir de vos nouvelles, sans dire son nom.

MARGUERITE.

Je me rappelle…

GASTON.

C'était lui.

MARGUERITE.

C'est très gentil, cela. (Appelant.) Monsieur Duval !

ARMAND.

Madame ?…

MARGUERITE.

Savez-vous ce qu'on me dit ? On me dit que, pendant que j'étais malade, vous êtes venu tous les jours savoir de mes nouvelles.

ARMAND.

C'est la vérité, madame.

MARGUERITE.

C'est bien le moins que je vous remercie. Entendez-vous, Varville ? Vous n'en avez pas fait autant, vous !

VARVILLE.

Il n'y a pas un an que je vous connais…

MARGUERITE.

Et monsieur qui ne me connaît que depuis cinq minutes… Vous dites toujours des bêtises.

NANINE ENTRE PRÉCÉDANT LES DOMESTIQUES QUI PORTENT LA TABLE.

PRUDENCE.

Àtable ! Je meurs de faim.

VARVILLE.

Au revoir, Marguerite.

MARGUERITE.

Quand vous verra-t-on ?

VARVILLE.

Quand vous voudrez !

MARGUERITE.

Adieu, alors.

VARVILLE, SALUANT ET SORTANT.

Messieurs…

OLYMPE.

Adieu, Varville ! adieu, mon bon !

Pendant ce temps, deux domestiques ont mis la table toute servie, autour de laquelle les convives s'asseyent.

LES MÊMES, HORS VARVILLE.

PRUDENCE.

Ma chère enfant, vous êtes vraiment trop dure avec le baron.

MARGUERITE.

Il est assommant ! Il vient toujours me proposer de me faire des rentes.

OLYMPE.

Tu t'en plains ? Je voudrais bien qu'il m'en proposât, à moi.

SAINT-GAUDENS, À OLYMPE.

C'est agréable pour moi, ce que tu dis là.

OLYMPE.

D'abord, mon cher, je vous prie de ne pas me tutoyer ; je ne vous connais pas.

MARGUERITE.

Mes enfants, servez-vous, buvez, mangez, mais ne vous disputez que juste ce qu'il faut pour se raccommoder tout de suite.

OLYMPE, À MARGUERITE.

Sais-tu ce qu'il m'a donné pour ma fête ?

MARGUERITE.

Qui ?

OLYMPE.

Saint-Gaudens.

MARGUERITE.

Non.

OLYMPE.

Il m'a donné un coupé !

SAINT-GAUDENS.

De chez Binder.

OLYMPE.

Oui ; mais je n'ai pas pu parvenir à lui faire donner les chevaux.

PRUDENCE.

C'est toujours un coupé.

SAINT-GAUDENS.

Je suis ruiné, aimez-moi pour moi-même.

OLYMPE.

La belle occupation !

PRUDENCE, MONTRANT UN PLAT.

Quelles sont ces petites bêtes ?

GASTON.

Des perdreaux.

PRUDENCE.

Donne-m'en un.

GASTON.

Il ne lui faut qu'un perdreau à la fois. Quelle belle fourchette ! C'est peut-être elle qui a ruiné Saint-Gaudens ?

PRUDENCE.

Elle ! Elle ! Est-ce ainsi qu'on parle à une femme ? De mon temps…

GASTON.

Ah ! il va être question de Louis XV. — Marguerite, versez du vin à Armand ; il est triste comme une chanson à boire.

MARGUERITE.

Allons, monsieur Armand, à ma santé.

TOUS.

Àla santé de Marguerite !

PRUDENCE.

Àpropos de chanson à boire, si l'on en chantait une en buvant ?

GASTON.

Toujours les vieilles traditions. Je suis sûr que Prudence a eu une passion dans le Caveau.

PRUDENCE.

C'est bon ! c'est bon !

GASTON.

Toujours chanter en soupant, c'est absurde.

PRUDENCE.

Moi, j'aime ça ; ça égaye. Allons, Marguerite, chantez-nous la chanson de Philogène ; un poète qui fait des vers.

GASTON.

Qu'est-ce que tu veux qu'il fasse ?

PRUDENCE.

Mais qui fait des vers à Marguerite ; c'est sa spécialité. Allons, la chanson !

GASTON.

Je proteste au nom de toute notre génération.

PRUDENCE.

Qu'on vote ! (Tous lèvent la main, excepté Gaston.) La chanson est votée. Gaston, donne le bon exemple aux minorités.

GASTON.

Soit. Mais je n'aime pas les vers de Philogène, je les connais. J'aime mieux chanter, puisqu'il le faut.

Il chante.

I
Il est un ciel que Mahomet
Offre par ses apôtres,
Mais les plaisirs qu'il nous promet
Ne valent pas les nôtres.
Ne croyons à rien
Qu'à ce qu'on tient bien,
Et pour moi je préfère
À ce ciel douteux
L'éclair de deux yeux
Reflété dans mon verre.
II
Dieu fit l'amour et le vin bons,
Car il aimait la terre,
On dit parfois que nous vivons
D'une façon légère.
On dit ce qu'on veut,
On fait ce qu'on peut,
Fi du censeur sévère
Pour qui tout serait
Charmant, s'il voyait
À travers notre verre !

GASTON, SE RASSEYANT.

C'est pourtant vrai, que la vie est gaie et que Prudence est grasse.

OLYMPE.

Il y a trente ans que c'est comme ça.

PRUDENCE.

Il faut en finir avec cette plaisanterie. Quel âge crois-tu que j'ai ?

OLYMPE.

Je crois que tu as quarante ans bien sonnés.

PRUDENCE.

Elle est bonne encore avec ses quarante ans ! j'ai eu trente-cinq ans l'année dernière.

GASTON.

Ce qui t'en fait déjà trente-six. Eh bien, tu n'en parais pas plus de quarante, parole d'honneur !

MARGUERITE.

Dites donc, Saint-Gaudens, à propos d'âge, on m'a raconté une histoire sur votre compte.

OLYMPE.

Et à moi aussi.

SAINT-GAUDENS.

Quelle histoire ?

MARGUERITE.

Il est question d'un fiacre jaune.

OLYMPE.

Elle est vraie, ma chère.

PRUDENCE.

Voyons l'histoire du fiacre jaune !

GASTON.

Oui, mais laissez-moi aller me mettre à côté de Marguerite ; je m'ennuie à côté de Prudence.

PRUDENCE.

Quel gaillard bien élevé !

MARGUERITE.

Gaston, tâchez de rester tranquille.

SAINT-GAUDENS.

Oh ! l'excellent souper !

OLYMPE.

Je le vois venir, il veut esquiver l'histoire du fiacre…

SAINT-GAUDENS.

Oh ! cela m'est bien égal.

OLYMPE.

Eh bien ! figurez-vous que Saint-Gaudens était amoureux d'Amanda.

GASTON.

Je suis trop ému, il faut que j'embrasse Marguerite.

OLYMPE.

Mon cher, vous êtes insupportable !

GASTON.

Olympe est furieuse, parce que je lui ai fait manquer son effet.

MARGUERITE.

Olympe a raison. Gaston est aussi ennuyeux que Varville, on va le mettre à la petite table, comme les enfants qui ne sont pas sages.

OLYMPE.

Oui, allez vous mettre là-bas.

GASTON.

Àla condition qu'à la fin les dames m'embrasseront.

MARGUERITE.

Prudence fera la quête et vous embrassera pour nous toutes.

GASTON.

Non pas, non pas, je veux que vous m'embrassiez vous-mêmes.

OLYMPE.

C'est bon, on vous embrassera ; allez vous asseoir et ne dites rien. — Un jour, ou plutôt un soir…

GASTON, jouant MALBROUCK sur le piano.

Il est faux, le piano.

MARGUERITE.

Ne lui répondons plus.

GASTON.

Elle m'ennuie, cette histoire-là.

SAINT-GAUDENS.

Gaston a raison.

GASTON.

Et puis, qu'est-ce que ça prouve, votre histoire, que je connais et qui est vieille comme Prudence ? Elle prouve que Saint-Gaudens a suivi à pied un fiacre jaune dont il a vu descendre Agénor à la porte d'Amanda ; elle prouve qu'Amanda trompait Saint-Gaudens. Comme c'est neuf ! Qui est-ce qui n'a pas été trompé ? On sait bien qu'on est toujours trompé par ses amis et ses maîtresses ; et ça finit sur l'air du Carillon de Dunkerque.

Il joue le carillon sur le piano.

SAINT-GAUDENS.

Et je savais aussi bien qu'Amanda me trompait avec Agénor que je sais qu'Olympe me trompe avec Edmond.

MARGUERITE.

Bravo, Saint-Gaudens ! Mais Saint-Gaudens est un héros ! Nous allons être toutes folles de Saint-Gaudens ! Que celles qui sont folles de Saint-Gaudens lèvent la main. (Tout le monde lève la main.) Quelle unanimité ! Vive Saint-Gaudens ! Gaston, jouez-nous de quoi faire danser Saint-Gaudens.

GASTON.

Je ne sais qu'une polka.

MARGUERITE.

Eh bien, va pour une polka ! Allons, Saint-Gaudens et Armand, rangez la table.

PRUDENCE.

Je n'ai pas fini, moi.

OLYMPE.

Messieurs, Marguerite a dit Armand tout court.

GASTON, JOUANT.

Dépêchez-vous, voilà le passage où je m'embrouille.

OLYMPE.

Est-ce que je vais danser avec Saint-Gaudens, moi ?

MARGUERITE.

Non ; moi je danserai avec lui. — Venez, mon petit Saint-Gaudens, venez !

OLYMPE.

Allons, Armand, allons !

Marguerite polke un moment et s'arrête tout à coup.

SAINT-GAUDENS.

Qu'est-ce que vous avez ?

MARGUERITE.

Rien. J'étouffe un peu.

ARMAND, S'APPROCHANT D'ELLE.

Vous souffrez, madame ?

MARGUERITE.

Oh ! ce n'est rien ; continuons.

GASTON JOUE DE TOUTES SES FORCES, MARGUERITE ESSAYE DE NOUVEAU ET S'ARRÊTE ENCORE.

ARMAND.

Tais-toi donc, Gaston.

PRUDENCE.

Marguerite est malade.

MARGUERITE, SUFFOQUÉE.

Donnez-moi un verre d'eau.

PRUDENCE.

Qu'avez-vous ?

MARGUERITE.

Toujours la même chose. Mais ce n'est rien, je vous le répète. Passez de l'autre côté, allumez un cigare ; dans un instant, je suis à vous.

PRUDENCE.

Laissons-la un peu ; elle aime mieux être seule quand ça lui arrive.

MARGUERITE.

Allez, je vous rejoins.

PRUDENCE.

Venez ! (À part.) Il n'y a pas moyen de s'amuser une minute ici.

ARMAND.

Pauvre fille !

Il sort avec les autres.

MARGUERITE, SEULE, ESSAYANT DE REPRENDRE SA RESPIRATION.

Ah !... (Elle se regarde dans la glace.) Comme je suis pâle !... Ah !...

ELLE MET SA TÊTE DANS SES MAINS ET APPUIE SES COUDES SUR LA CHEMINÉE.

MARGUERITE, ARMAND.

ARMAND, RENTRANT.

Eh bienn comment allez-vous, madame ?

MARGUERITE.

Vous, monsieur Armand ! Merci, je vais mieux… D'ailleurs, je suis accoutumée…

ARMAND.

Vous vous tuez ! Je voudrais être votre ami, votre parent, pour vous empêcher de vous faire mal ainsi.

MARGUERITE.

Vous n'y arriveriez pas. Voyons, venez ! Mais qu'avez-vous ?

ARMAND.

Ce que je vois…

MARGUERITE.

Ah ! vous êtes bien bon ! Regardez les autres, s'ils s'occupent de moi.

ARMAND.

Les autres ne vous aiment pas comme je vous aime.

MARGUERITE.

C'est juste ; j'avais oublié ce grand amour.

ARMAND.

Vous en riez !

MARGUERITE.

Dieu m'en garde ! j'entends tous les jours la même chose ; je n'en ris plus.

ARMAND.

Soit ; mais cet amour vaut bien une promesse de votre part.

MARGUERITE.

Laquelle ?

ARMAND.

Celle de vous soigner.

MARGUERITE.

Me soigner ! Est-ce que c'est possible ?

ARMAND.

Pourquoi pas ?

MARGUERITE.

Mais, si je me soignais, je mourrais, mon cher. Ce qui me soutient, c'est la vie fiévreuse que je mène. Puis, se soigner, c'est bon pour les femmes du monde qui ont une famille et des amis ; mais nous, dès que nous ne pouvons plus servir au plaisir ou à la vanité de personne, on nous abandonne, et les longues soirées succèdent aux longs jours ; je le sais bien, allez ; j'ai été deux mois dans mon lit : au bout de trois semaines, personne ne venait plus me voir.

ARMAND.

Il est vrai que je ne vous suis rien, mais, si vous le vouliez, Marguerite, je vous soignerais comme un frère, je ne vous quitterais pas et je vous guérirais. Alors, quand vous en auriez la force, vous reprendriez la vie que vous menez, si bon vous semble ; mais, j'en suis sûr, vous aimeriez mieux alors une existence tranquille.

MARGUERITE.

Vous avez le vin triste.

ARMAND.

Vous n'avez donc pas de cœur, Marguerite ?

MARGUERITE.

Le cœur ! C'est la seule chose qui fasse faire naufrage dans la traversée que je fais. (Un temps.) C'est donc sérieux ?

ARMAND.

Très sérieux.

MARGUERITE.

Prudence ne m'a pas trompée alors, quand elle m'a dit que vous étiez sentimental. Ainsi, vous me soigneriez ?

ARMAND.

Oui !

MARGUERITE.

Vous resteriez tous les jours auprès de moi ?

ARMAND.

Tout le temps que je ne vous ennuierais pas.

MARGUERITE.

Et vous appelez cela ?

ARMAND.

Du dévouement.

MARGUERITE.

Et d'où vient ce dévouement ?

ARMAND.

D'une sympathie irrésistible que j'ai pour vous.

MARGUERITE.

Depuis ?

ARMAND.

Depuis deux ans, depuis un jour où je vous ai vue passer devant moi, belle, fière, souriante. Depuis ce jour, j'ai suivi de loin et silencieusement votre existence.

MARGUERITE.

Comment se fait-il que vous ne me disiez cela qu'aujourd'hui ?

ARMAND.

Je ne vous connaissais pas, Marguerite.

MARGUERITE.

Il fallait faire ma connaissance. Pourquoi, lorsque j'ai été j'ai été malade il y a un an, et que vous êtes si assidûment venu savoir de mes nouvelles, pourquoi n'êtes-vous pas monté ici ?

ARMAND.

De quel droit aurais-je monté chez vous ?

MARGUERITE.

Est-ce qu'on se gêne avec une femme comme moi ?

ARMAND.

On se gêne toujours avec une femme… et puis…

MARGUERITE.

Et puis ?…

ARMAND.

J'avais peur de l'influence que vous pouviez prendre sur ma vie.

MARGUERITE.

Ainsi vous êtes amoureux de moi !

ARMAND, LA REGARDANT ET LA VOYANT RIRE.

Si je dois vous le dire, ce n'est pas aujourd'hui.

MARGUERITE.

Ne me le dites jamais.

ARMAND.

Pourquoi ?

MARGUERITE.

Parce qu'il ne peut résulter que deux choses de cet aveu : ou que je n'y croie pas, alors vous m'en voudrez ; ou que j'y croie, alors vous aurez une triste société, celle d'une femme nerveuse, malade, triste, ou gaie d'une gaieté plus triste que le cha-

grin. Une femme qui dépense cent mille francs par an, c'est bon pour un vieux richard comme le duc, mais c'est bien ennuyeux pour un jeune homme comme vous. Allons, nous disons là des enfantillages ! Donnez-moi la main et rentrons dans la salle à manger ; on ne doit pas savoir ce que notre absence veut dire.

ARMAND.

Rentrez si bon vous semble ; moi, je vous demande la permission de rester ici.

MARGUERITE.

Parce que ?

ARMAND.

Parce que votre gaieté me fait mal.

MARGUERITE.

Voulez-vous que je vous donne un conseil ?

ARMAND.

Donnez.

MARGUERITE.

Prenez la porte et sauvez-vous, si ce que vous me dites est vrai ; ou bien aimez-moi comme un bon ami, mais pas autrement. Venez me voir, nous rirons, nous causerons ; mais ne vous exagérez pas ce que je vaux, car je ne vaux pas grand'chose. Vous avez un bon cœur, vous avez besoin d'être aimé ; vous êtes trop jeune et trop sensible pour vivre dans notre monde ; aimez une autre femme, ou mariez-vous. Vous voyez que je suis bonne fille, et que je vous parle franchement.

LES MÊMES, PRUDENCE.

PRUDENCE, ENTR'OUVRANT LA PORTE.

Ah çà ! que diable faites-vous là ?

MARGUERITE.

Nous parlons raison ; laissez-nous un peu, nous vous rejoindrons tout à l'heure.

PRUDENCE.

Bien, bien ; causez, mes enfants.

MARGUERITE, ARMAND.

MARGUERITE.

Ainsi, c'est convenu, vous ne m'aimez plus ?

ARMAND.

Je suivrai votre conseil, je partirai.

MARGUERITE.

C'est à ce point-là ?

ARMAND.

Oui.

MARGUERITE.

Que de gens m'en ont dit autant, qui ne sont pas partis.

ARMAND.

C'est que vous les avez retenus.

MARGUERITE.

Ma foi, non !

ARMAND.

Vous n'avez donc jamais aimé personne ?

MARGUERITE.

Jamais, grâce à Dieu !

ARMAND.

Oh ! je vous remercie !

MARGUERITE.

De quoi ?

ARMAND.

De ce que vous venez de me dire ; rien ne pouvait me rendre plus heureux.

MARGUERITE.

Quel original !

ARMAND.

Si je vous disais, Marguerite, que j'ai passé des nuits entières sous vos fenêtres, que je garde depuis six mois un bouton tombé de votre gant.

MARGUERITE.

Je ne vous croirais pas.

ARMAND.

Vous avez raison, je suis un fou ; riez de moi, c'est ce qu'il y a de mieux à faire... Adieu.

MARGUERITE.

Armand !

ARMAND.

Vous me rappelez ?

MARGUERITE.

Je ne veux pas vous voir partir fâché.

ARMAND.

Fâché contre vous, est-ce possible ?

MARGUERITE.

Voyons, dans tout ce que vous me dites, y a-t-il un peu de vrai ?

ARMAND.

Vous me le demandez !

MARGUERITE.

Eh bien, donnez-moi une poignée de main, venez me voir quelquefois, souvent ; nous en reparlerons.

ARMAND.

C'est trop, et ce n'est pas assez.

MARGUERITE.

Alors, faites votre carte vous-même, demandez ce que vous voudrez, puisque, à ce qu'il paraît, je vous dois quelque chose.

ARMAND.

Ne parlez pas ainsi. Je ne veux plus vous voir rire avec les choses sérieuses.

MARGUERITE.

Je ne ris plus.

ARMAND.

Répondez-moi.

MARGUERITE.

Voyons.

ARMAND.

Voulez-vous être aimée ?

MARGUERITE.

C'est selon. Par qui ?

ARMAND.

Par moi.

MARGUERITE.

Après ?

ARMAND.

Être aimée d'un amour profond, éternel ?

MARGUERITE.

Éternel ?...

ARMAND.

Oui.

MARGUERITE.

Et si je vous crois tout de suite, que direz-vous de moi ?

ARMAND, AVEC PASSION.

Je dirai...

MARGUERITE.

Vous direz de moi ce que tout le monde en dit. Qu'importe ! puisque j'ai à vivre moins longtemps que les autres, il faut bien que je vive plus vite. Mais tranquillisez-vous, si éternel que soit votre amour et si peu de temps que j'aie à vivre, je vivrai encore plus longtemps que vous ne m'aimerez.

ARMAND.

Marguerite !...

MARGUERITE.

En attendant, vous êtes ému, votre voix est sincère, vous êtes convaincu de ce que vous dites ; tout cela mérite quelque chose... Prenez cette fleur...

Elle lui donne un camélia.

ARMAND.

Qu'en ferai-je ?

MARGUERITE.

Vous me la rapporterez.

ARMAND.

Quand ?

MARGUERITE.

Quand elle sera fanée.

ARMAND.

Et combien de temps lui faudra-t-il pour cela ?

MARGUERITE.

Mais ce qu'il faut à toute fleur pour se faner, l'espace d'un soir ou d'un matin.

ARMAND.

Ah ! Marguerite, que je suis heureux !

MARGUERITE.

Eh bien ! dites-moi encore que vous m'aimez.

ARMAND.

Oui, je vous aime !

MARGUERITE.

Et maintenant, partez.

ARMAND, S'ÉLOIGNANT À RECULONS

Je pars.

IL REVIENT SUR SES PAS, LUI BAISE UNE DERNIÈRE FOIS LA MAIN ET SORT.
RIRES ET CHANTS DANS LA COULISSE.

MARGUERITE, PUIS GASTON, SAINT-GAUDENS, OLYMPE, PRUDENCE.

MARGUERITE, SEULE ET REGARDANT LA PORTE REFERMÉE.

Pourquoi pas ? — À quoi bon ? — Ma vie va et s'use sans cesse de l'un à l'autre de ces deux mots.

GASTON, ENTR'OUVRANT LA PORTE.

Chœur des villageois !

Il chante.

C'est une heureuse journée !
Unissons, dans ce beau jour,

Les flambeaux de l'hyménée
Avec les fleurs…

SAINT-GAUDENS.

Vivent M. et madame Duval !

OLYMPE.

En avant le bal de noce !

MARGUERITE.

C'est moi qui vais vous faire danser.

SAINT-GAUDENS.

Mais comme je prends du plaisir !

PRUDENCE SE COIFFE D'UN CHAPEAU D'HOMME ; GASTON D'UN CHAPEAU DE FEMME, ETC., ETC. — DANSE.

Acte II

CABINET DE TOILETTE CHEZ MARGUERITE. PARIS.

MARGUERITE, PRUDENCE, NANINE.

MARGUERITE.

Bonsoir, chère amie ; avez-vous vu le duc ?

PRUDENCE.

Oui.

MARGUERITE.

Il vous a donné ?

PRUDENCE, REMETTANT À MARGUERITE DES BILLETS DE BANQUE.

Voici. — Pouvez-vous me prêter trois ou quatre cents francs ?

MARGUERITE.

Prenez… Vous avez dit au duc que j'avais l'intention d'aller à la campagne.

PRUDENCE.

Oui.

MARGUERITE.

Qu'a-t-il répondu ?

PRUDENCE.

Que vous avez raison, que cela ne peut vous faire que du bien. Et que vous irez ?

MARGUERITE.

Je l'espère ; j'ai encore été voir la maison aujourd'hui.

PRUDENCE.

Combien veut-on la louer ?

MARGUERITE.

Quatre mille francs.

PRUDENCE.

Ah çà ! c'est de l'amour, ma chère.

MARGUERITE.

J'en ai peur ! c'est peut-être une passion ; ce n'est peut-être qu'un caprice ; tout ce que je sais, c'est que c'est quelque chose.

PRUDENCE.

Il est venu hier ?

MARGUERITE.

Vous le demandez ?

PRUDENCE.

Et il revient ce soir.

MARGUERITE.

Il va venir.

PRUDENCE.

Je le sais ! il est resté trois ou quatre heures à la maison.

MARGUERITE.

Il vous a parlé de moi ?

PRUDENCE.

De quoi voulez-vous qu'il me parle ?

MARGUERITE.

Que vous a-t-il dit ?

PRUDENCE.

Qu'il vous aimait, parbleu !

MARGUERITE.

Il y a longtemps que vous le connaissez !

PRUDENCE.

Oui.

MARGUERITE.

L'avez-vous vu amoureux quelquefois ?

PRUDENCE.

Jamais.

MARGUERITE.

Votre parole !

PRUDENCE.

Sérieusement.

MARGUERITE.

Si vous saviez quel bon cœur il a, comme il parle de sa mère et de sa sœur !

PRUDENCE.

Quel malheur que des gens comme ceux-là n'aient pas cent mille livres de rente !

MARGUERITE.

Quel bonheur, au contraire ! au moins, ils sont sûrs que c'est eux seuls qu'on aime. (Prenant la main de Prudence et la mettant sur sa poitrine.) Tenez !

PRUDENCE.

Quoi !

MARGUERITE.

Le cœur me bat, vous ne sentez pas ?

PRUDENCE.

Pourquoi le cœur vous bat-il ?

MARGUERITE.

Parce qu'il est dix heures et qu'il va venir.

PRUDENCE.

C'est à ce point-là ? Je me sauve. Dites donc ! si ça se gagnait !

MARGUERITE, À NANINE, QUI VA ET VIENT EN RANGEANT.

Va ouvrir, Nanine.

NANINE.

On n'a pas sonné.

MARGUERITE.

Je te dis que si.

PRUDENCE, MARGUERITE.

PRUDENCE.

Ma chère, je vais prier pour vous.

MARGUERITE.

Parce que ?

PRUDENCE.

Parce que vous êtes en danger.

MARGUERITE.

Peut-être.

LES MÊMES, ARMAND.

ARMAND.

Marguerite !

Il court à Marguerite.

PRUDENCE.

Vous ne me dites pas bonsoir, ingrat ?

ARMAND.

Pardon, ma chère Prudence ; vous allez bien ?

PRUDENCE.

Il est temps !... Mes enfants, je vous laisse ; j'ai quelqu'un qui m'attend chez moi. — Adieu.

Elle sort.

ARMAND, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Allons, venez vous mettre là, monsieur.

ARMAND, SE METTANT À SES GENOUX.

Après ?

MARGUERITE.

Vous m'aimez toujours autant ?

ARMAND.

Oh ! non !

MARGUERITE.

Comment ?

ARMAND.

Je vous aime mille fois plus, madame !

MARGUERITE.

Qu'avez-vous fait, aujourd'hui ?...

ARMAND.

J'ai été voir Prudence, Gustave et Nichette, j'ai été partout où l'on pouvait parler de Marguerite.

MARGUERITE.

Et ce soir ?

ARMAND.

Mon père m'avait écrit qu'il m'attendait à Tours, je lui ai répondu qu'il pouvait cesser de m'attendre. Est-ce que je suis en train d'aller à Tours !...

MARGUERITE.

Cependant, il ne faut pas vous brouiller avec votre père.

ARMAND.

Il n'y a pas de danger. Et vous, qu'avez-vous fait, dites ?...

MARGUERITE.

Moi, j'ai pensé à vous.

ARMAND.

Bien vrai ?

MARGUERITE.

Bien vrai ! j'ai formé de beaux projets.

ARMAND.

Vraiment ?

MARGUERITE.

Oui.

ARMAND.

Conte-les-moi !

MARGUERITE.

Plus tard.

ARMAND.

Pourquoi pas tout de suite ?

MARGUERITE.

Tu ne m'aimes peut-être pas encore assez ; quand ils seront réalisables, il sera temps de te les dire ; sache seulement que c'est de toi que je m'occupe.

ARMAND.

De moi ?

MARGUERITE.

Oui, de toi que j'aime trop.

ARMAND.

Voyons, qu'est-ce que c'est ?

MARGUERITE.

Àquoi bon ?

ARMAND.

Je t'en supplie !

MARGUERITE, APRÈS UNE COURTE HÉSITATION.

Est-ce que je puis te cacher quelque chose ?

ARMAND.

J'écoute.

MARGUERITE.

J'ai trouvé une combinaison.

ARMAND.

Quelle combinaison ?

MARGUERITE.

Je ne puis te dire que les résultats qu'elle doit avoir.

ARMAND.

Et quels résultats aura-t-elle ?

MARGUERITE.

Serais-tu heureux de passer l'été à la campagne avec moi ?

ARMAND.

Tu le demandes ?

MARGUERITE.

Eh bien, si ma combinaison réussit, et elle réussira, dans quinze jours d'ici je serai libre ; je ne devrai plus rien, et nous irons ensemble passer l'été à la campagne.

ARMAND.

Et tu ne peux pas me dire par quel moyen ?...

MARGUERITE.

Non.

ARMAND.

Et c'est toi seule qui as trouvé cette combinaison, Marguerite ?

MARGUERITE.

Comme tu me dis cela !

ARMAND.

Réponds-moi.

MARGUERITE.

Eh bien, oui, c'est moi seule.

ARMAND.

Et c'est toi seule qui l'exécuteras ?

MARGUERITE, HÉSITANT ENCORE.

Moi seule.

ARMAND.

Avez-vous lu Manon Lescaut, Marguerite ?

MARGUERITE.

Oui, le volume est là dans le salon.

ARMAND.

Estimez-vous Des Grieux ?

MARGUERITE.

Pourquoi cette question ?

ARMAND.

C'est qu'il y a un moment où Manon, elle aussi, a trouvé une combinaison, qui est de se faire donner de l'argent par M. de B***, et de le dépenser avec Des Grieux ; Marguerite, vous avez plus de cœur qu'elle, et moi j'ai plus de loyauté que lui !

MARGUERITE.

Ce qui veut dire ?

ARMAND.

Que, si votre combinaison est dans le genre de la sienne, je ne l'accepte pas.

MARGUERITE.

C'est bien, mon ami, n'en parlons plus… (Un temps.) Il a fait très beau aujourd'hui, n'est-ce pas ?

ARMAND.

Oui, très beau.

MARGUERITE.

Il y avait beaucoup de monde aux Champs-Élysées ?

ARMAND.

Beaucoup.

MARGUERITE.

Ce sera ainsi jusqu'à la fin de la lune ?

ARMAND, AVEC EMPORTEMENT.

Eh ! que m'importe la lune !

MARGUERITE.

Et de quoi voulez-vous que je vous parle ?… Quand je vous dis que je vous aime, quand je vous en donne la preuve, vous devenez maussade ; alors, je vous parle de la lune.

ARMAND.

Que veux-tu, Marguerite ? je suis jaloux de la moindre de tes pensées ! Ce que tu m'as proposé tout à l'heure…

MARGUERITE.

Nous y revenons ?

ARMAND.

Mon Dieu oui, nous y revenons… Eh bien, ce que tu m'as proposé me rendrait fou de joie ; mais le mystère qui précède l'exécution de ce projet…

MARGUERITE.

Voyons, raisonnons un peu. Tu m'aimes et tu voudrais passer quelque temps avec moi, dans un coin qui ne fût pas cet affreux Paris.

ARMAND.

Oui, je le voudrais.

MARGUERITE.

Moi aussi, je t'aime et j'en désire autant ; mais, pour cela, il faut ce que je n'ai pas. Tu n'es pas jaloux du duc, tu sais quels sentiments purs l'unissent à moi, laisse-moi donc faire.

ARMAND.

Cependant…

MARGUERITE.

Je t'aime. Voyons, est-ce convenu ?

ARMAND.

Mais…

MARGUERITE, TRÈS CÂLINE.

Est-ce convenu, voyons ?…

ARMAND.

Pas encore.

MARGUERITE.

Alors, tu reviendras me voir demain ; nous en reparlerons.

ARMAND.

Comment, je reviendrai te voir demain ? Tu me renvoies déjà ?

MARGUERITE.

Je ne te renvoie pas. Tu peux rester encore un peu.

ARMAND.

Encore un peu ! Tu attends quelqu'un ?

MARGUERITE.

Tu vas recommencer ?

ARMAND.

Marguerite, tu me trompes !

MARGUERITE.

Combien y a-t-il de temps que je te connais ?

ARMAND.

Quatre jours.

MARGUERITE.

Qu'est-ce qui me forçait à te recevoir ?

ARMAND.

Rien.

MARGUERITE.

Si je ne t'aimais pas, aurais-je le droit de te mettre à la porte, comme j'y mets Varville et tant d'autres !

ARMAND.

Certainement.

MARGUERITE.

Alors, mon ami, laisse-toi aimer, et ne te plains pas.

ARMAND.

Pardon, mille fois pardon !

MARGUERITE.

Si cela continue, je passerai ma vie à te pardonner.

ARMAND.

Non ; c'est la dernière fois. Tiens ! je m'en vais.

MARGUERITE.

Àla bonne heure. Viens demain, à midi ; nous déjeunerons ensemble.

ARMAND.

Àdemain, alors.

MARGUERITE.

Àdemain.

ARMAND.

Àmidi ?

MARGUERITE.

Àmidi.

ARMAND.

Tu me jures…

MARGUERITE.

Quoi ?

ARMAND.

Que tu n'attends personne ?

MARGUERITE.

Encore ! je te jure que je t'aime, et que je n'aime que toi seul dans le monde !

ARMAND.

Adieu !

MARGUERITE.

Adieu, grand enfant !

Il hésite un moment et sort.

MARGUERITE, SEULE, À LA MÊME PLACE.

Qui m'eût dit, il y a huit jours, que cet homme, dont je ne soupçonnais pas l'existence, occuperait à ce point, et si vite, mon cœur et ma pensée ? M'aime-t-il d'ailleurs ? sais-je seulement si je l'aime, moi qui n'ai jamais aimé ? Mais pourquoi sacrifier une joie ? Pourquoi ne pas se laisser aller aux caprices de son cœur ? — Que suis-je ? une créature du hasard ! Laissons donc le hasard faire de moi ce qu'il voudra. — C'est égal, il me semble que je suis plus heureuse que je ne l'ai encore été. C'est peut-être d'un mauvais augure. Nous autres femmes, nous prévoyons toujours qu'on nous aimera, jamais que nous aimerons, si bien qu'aux premières atteintes de ce mal imprévu nous ne savons plus où nous en sommes.

MARGUERITE, NANINE, LE COMTE DE GIRAY.

NANINE, ANNONÇANT LE COMTE QUI LA SUIT.

M. le comte !

MARGUERITE, SANS SE DÉRANGER.

Bonsoir, comte…

LE COMTE, ALLANT LUI BAISER LA MAIN.

Bonsoir, chère amie. Comment va-t-on ce soir ?

MARGUERITE.

Parfaitement.

LE COMTE, ALLANT S'ASSEOIR À LA CHEMINÉE.

Il fait un froid du diable ! Vous m'avez écrit de venir à dix heures et demie. Vous voyez que je suis exact.

MARGUERITE.

Merci. Nous avons à causer, mon cher comte.

LE COMTE.

Avez-vous soupé ?…

MARGUERITE.

Pourquoi ?…

LE COMTE.

Parce que nous aurions été souper, et nous aurions causé en soupant.

MARGUERITE.

Vous avez faim ?

LE COMTE.

On a toujours assez faim pour souper. J'ai si mal dîné au club !

MARGUERITE.

Qu'est-ce qu'on y faisait ?...

LE COMTE.

On jouait quand je suis parti.

MARGUERITE.

Saint-Gaudens perdait-il ?...

LE COMTE.

Il perdait vingt-cinq louis ; il criait pour mille écus.

MARGUERITE.

Il a soupé l'autre soir ici avec Olympe.

LE COMTE.

Et qui encore ?

MARGUERITE.

Gaston de Rieux. Vous le connaissez ?

LE COMTE.

Oui.

MARGUERITE.

M. Armand Duval.

LE COMTE.

Qu'est-ce que c'est que M. Armand Duval ?

MARGUERITE.

C'est un ami de Gaston. Prudence et moi, voilà le souper… On a beaucoup ri.

LE COMTE.

Si j'avais su, je serais venu. À propos, est-ce qu'il sortait quelqu'un d'ici tout à l'heure, un peu avant que j'entrasse ?

MARGUERITE.

Non, personne.

LE COMTE.

C'est qu'au moment où je descendais de voiture, quelqu'un a couru vers moi, comme pour voir qui j'étais, et, après m'avoir vu, s'est éloigné.

MARGUERITE, À PART.

Serait-ce Armand ?

Elle sonne.

LE COMTE.

Vous avez besoin de quelque chose ?…

MARGUERITE.

Oui, il faut que je dise un mot à Nanine. (À Nanine, bas.) Descends. Une fois dans la rue, sans faire semblant de rien, regarde si M. Armand Duval y est, et reviens me le dire.

NANINE.

Oui, madame.

Elle sort.

LE COMTE.

Il y a une nouvelle.

MARGUERITE.

Laquelle ?

LE COMTE.

Gagouki se marie.

MARGUERITE.

Notre prince Polonais ?

LE COMTE.

Lui-même.

MARGUERITE.

Qui épouse-t-il ?

LE COMTE.

Devinez.

MARGUERITE.

Est-ce que je sais ?

LE COMTE.

Il épouse la petite Adèle.

MARGUERITE.

Elle a bien tort !

LE COMTE.

C'est lui, au contraire…

MARGUERITE.

Mon cher, quand un homme du monde épouse une fille comme Adèle, ce n'est pas lui qui fait une sottise, c'est elle qui fait une mauvaise affaire. Votre Polonais est ruiné, il a une détestable réputation, et, s'il épouse Adèle, c'est pour les douze ou quinze mille livres de rentes que vous lui avez faites les uns après les autres.

NANINE, RENTRANT, ET BAS À MARGUERITE.

Non, madame, il n'y a personne.

MARGUERITE.

Maintenant, parlons de choses sérieuses, mon cher comte…

LE COMTE.

De choses sérieuses ! J'aimerais mieux parler de choses gaies.

MARGUERITE.

Nous verrons plus tard si vous prenez les choses gaiement

LE COMTE.

J'écoute.

MARGUERITE.

Avez-vous de l'argent comptant ?

LE COMTE.

Moi ? Jamais.

MARGUERITE.

Alors, il faut souscrire.

LE COMTE.

On a donc besoin d'argent ici ?

MARGUERITE.

Hélas ! il faut quinze mille francs !

LE COMTE.

Diable ! c'est un joli denier. Et pourquoi juste quinze mille francs ?

MARGUERITE.

Parce que je les dois.

LE COMTE.

Vous payez donc vos créanciers ?

MARGUERITE.

C'est eux qui le veulent.

LE COMTE.

Il le faut absolument ?...

MARGUERITE.

Oui.

LE COMTE.

Alors... c'est dit, je souscrirai.

LES MÊMES, NANINE.

NANINE, ENTRANT.

Madame, on vient d'apporter cette lettre pour vous être remise tout de suite.

MARGUERITE.

Qui peut m'écrire à cette heure ? (Ouvrant la lettre.) Armand ! Qu'est-ce que cela signifie ?... (Lisant.) « Il ne me convient pas de jouer un rôle ridicule, même auprès de la femme que j'aime. Au moment où je sortais de chez vous, M. le comte de Giray y entrait. Je n'ai ni l'âge ni le caractère de Saint-Gaudens ; pardonnez-moi le seul tort que j'aie, celui de ne pas être millionnaire, et oublions tous deux que nous nous sommes connus, et qu'un instant nous avons cru nous aimer. Quand vous recevrez cette lettre, j'aurai déjà quitté Paris. Armand. »

NANINE.

Madame répondra ?

MARGUERITE.

Non ; dis que c'est bien.

Nanine sort.

LE COMTE, MARGUERITE.

MARGUERITE, À ELLE-MÊME.

Allons, voilà un rêve évanoui ! C'est dommage !

LE COMTE.

Qu'est-ce que c'est que cette lettre ?

MARGUERITE.

Ce que c'est, mon cher ami ? C'est une bonne nouvelle pour vous.

LE COMTE.

Comment ?

MARGUERITE.

Vous gagnez quinze mille francs, par cette lettre-là !

LE COMTE.

C'est la première qui m'en rapporte autant.

MARGUERITE.

Je n'ai plus besoin de ce que je vous demandais

LE COMTE.

Vos créanciers vous renvoient leurs notes acquittées ? Ah ! c'est gentil de leur part !

MARGUERITE.

Non, j'étais amoureuse, mon cher.

LE COMTE.

Vous ?

MARGUERITE.

Moi-même.

LE COMTE.

Et de qui, bon Dieu ?

MARGUERITE.

D'un homme qui ne m'aimait pas, comme cela arrive souvent ; d'un homme sans fortune, comme cela arrive toujours.

LE COMTE.

Ah ! oui, c'est avec ces amours-là que vous croyez vous réhabiliter des autres.

MARGUERITE.

Et voici ce qu'il m'écrit.

Elle donne la lettre au comte.

LE COMTE, RIANT.

« Ma chère Marguerite… » Tiens, tiens, c'est de M. Duval. Il est très jaloux ce monsieur… Ah ! je comprends maintenant l'utilité des lettres de change. C'était, joli ce que vous faisiez là !

Il lui rend la lettre.

MARGUERITE.

Vous m'avez offert à souper.

LE COMTE.

Et je vous l'offre encore. Vous ne mangerez jamais pour quinze mille francs. C'est toujours une économie que je ferai.

MARGUERITE.

Eh bien, allons souper ; j'ai besoin de prendre l'air.

LE COMTE.

Il paraît que c'était grave ; vous êtes tout agitée, ma chère.

MARGUERITE.

Ça ne sera rien. (À Nanine qui entre.) Donne-moi un châle et un chapeau !

NANINE.

Lequel, madame ?

MARGUERITE.

Le chapeau que tu voudras et un châle léger. (Au comte) Il faut nous prendre comme nous sommes, mon pauvre ami.

LE COMTE.

Oh ! je suis habitué à ces tout ça.

NANINE, DONNANT LE CHÂLE.

Madame aura froid !

MARGUERITE.

Non.

NANINE.

Faudra-t-il attendre madame ?...

MARGUERITE.

Non, couche-toi, peut-être ne rentrerai-je que tard... Venez-vous, comte ?

Ils sortent.

NANINE, SEULE.

Il se passe quelque chose ; madame est tout émue ; c'est cette lettre de tout à l'heure qui la trouble, sans doute. (Prenant la lettre.) La voilà, cette lettre. (Elle la lit.) Diable ! M. Armand mène rondement les choses. Nommé il y a quatre jours, démissionnaire aujourd'hui, il a vécu ce que vivent les roses et les hommes d'État... Tiens ! (Prudence entre.) madame Duvernoy.

NANINE, PRUDENCE, PUIS UN DOMESTIQUE.

PRUDENCE.

Marguerite est sortie ?

NANINE.

Àl'instant.

PRUDENCE.

Où est-elle allée ?

NANINE.

Elle est allée souper.

PRUDENCE.

Avec M. de Giray ?

NANINE.

Oui.

PRUDENCE.

Elle a reçu une lettre, tout à l'heure ?...

NANINE.

De M. Armand.

PRUDENCE.

Qu'est-ce qu'elle a dit ?

NANINE.

Rien.

PRUDENCE.

Et elle va rentrer ?

NANINE.

Tard, sans doute. Je vous croyais couchée depuis longtemps.

PRUDENCE.

Je l'étais et je dormais, quand j'ai été réveillée par des coups de sonnette redoublés ; j'ai été ouvrir...

On frappe.

NANINE.

Entrez !

UN DOMESTIQUE.

Madame fait demander une pelisse ; elle a froid.

PRUDENCE.

Madame est en bas ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, madame est en voiture.

PRUDENCE.

Priez-la de monter, dites-lui que c'est moi qui la demande.

LE DOMESTIQUE.

Mais madame n'est pas seule dans la voiture.

PRUDENCE.

Ça ne fait rien, allez !

Le domestique sort.

ARMAND, DU DEHORS.

Prudence !

PRUDENCE.

Allons, bon ! voilà l'autre qui s'impatiente ! Oh ! les amoureux jaloux, ils sont tous les mêmes.

ARMAND, DU DEHORS.

Eh bien ?

PRUDENCE.

Attendez un peu, que diable ! tout à l'heure je vous appellerai.

LES MÊMES, MARGUERITE, PUIS NANINE.

MARGUERITE.

Que me voulez-vous, ma chère Prudence ?...

PRUDENCE.

Armand est chez moi.

MARGUERITE.

Que m'importe ?

PRUDENCE.

Il veut vous parler.

MARGUERITE.

Et moi, je ne veux pas le recevoir ; d'ailleurs, je ne le puis, on m'attend en bas. Dites-le-lui.

PRUDENCE.

Je me garderai bien de faire une pareille commission. Il irait provoquer le comte.

MARGUERITE.

Ah çà ! que veut-il ?

PRUDENCE.

Est-ce que je sais ? Est-ce qu'il le sait lui-même ? Mais nous savons bien ce que c'est qu'un homme amoureux.

NANINE, LA PELISSE À LA MAIN.

Madame désire-t-elle sa pelisse ?

MARGUERITE.

Non, pas encore.

PRUDENCE.

Eh bien, que décidez-vous ?...

MARGUERITE.

Ce garçon-là me rendra malheureuse.

PRUDENCE.

Alors, ne le revoyez plus, ma chère. — Il vaut même mieux que les choses en restent où elles sont.

MARGUERITE.

C'est votre avis, n'est-ce pas ?

PRUDENCE.

Certainement !

MARGUERITE, APRÈS UN TEMPS.

Qu'est-ce qu'il vous a dit encore ?

PRUDENCE.

Allons, vous voulez qu'il vienne. Je vais le chercher. Et le comte ?...

MARGUERITE.

Le comte ! Il attendra.

PRUDENCE.

Il vaudrait peut-être mieux le congédier tout à fait.

MARGUERITE.

Vous avez raison. — Nanine, descends dire à M. de Giray que décidément je suis malade, et que je n'irai pas souper ; qu'il m'excuse.

NANINE.

Oui, madame.

PRUDENCE, À LA FENÊTRE.

Armand ! Vvenez ! Oh ! il ne se le fera pas dire deux fois.

MARGUERITE.

Vous resterez ici pendant qu'il y sera.

PRUDENCE.

Non pas. — Comme il viendrait un moment où vous me diriez de m'en aller, j'aime autant m'en aller tout de suite.

NANINE, RENTRANT.

M. le comte est parti, madame.

MARGUERITE.

Il n'a rien dit ?

NANINE.

Non.

Elle sort.

MARGUERITE, ARMAND, PRUDENCE.

ARMAND, ENTRANT.

Marguerite ! enfin !

PRUDENCE.

Mes enfants, je vous laisse.

Elle sort.

MARGUERITE, ARMAND.

ARMAND, ALLANT SE METTRE À GENOUX AUX PIEDS DE MARGUERITE.

Marguerite…

MARGUERITE.

Que voulez-vous ?

ARMAND.

Je veux que vous me pardonniez.

MARGUERITE.

Vous ne le méritez pas ! (Mouvement d'Armand.) J'admets que vous soyez jaloux et que vous m'écriviez une lettre irritée, mais non une lettre ironique et impertinente. Vous m'avez fait beaucoup de peine et beaucoup de mal.

ARMAND.

Et vous, Marguerite, ne m'en avez-vous pas fait ?…

MARGUERITE.

Si je vous en ai fait, c'est malgré moi.

ARMAND.

Quand j'ai vu arriver le comte, quand je me suis dit que c'était pour lui que vous me renvoyiez, j'ai été comme un fou, j'ai perdu la tête, je vous ai écrit. Mais, quand, au lieu de faire à ma lettre la réponse que j'espérais, quand, au lieu de vous disculper, vous avez dit à Nanine que cela était bien, je me suis demandé ce que j'allais devenir, si je ne vous revoyais plus. Le vide s'est fait instantanément autour de moi. N'oubliez pas, Marguerite, que, si je ne vous connais que depuis quelques jours, je vous aime depuis deux ans !

MARGUERITE.

Eh bien, mon ami, vous avez pris une sage résolution.

ARMAND.

Laquelle ?

MARGUERITE.

Celle de partir. Ne me l'avez-vous pas écrit ?

ARMAND.

Est-ce que je le pourrais ?

MARGUERITE.

Il le faut pourtant.

ARMAND.

Il le faut ?

MARGUERITE.

Oui ; non seulement pour vous, mais pour moi. Ma position m'oblige à ne plus vous revoir, et tout me défend de vous aimer.

ARMAND.

Vous m'aimez donc un peu, Marguerite ?

MARGUERITE.

Je vous aimais.

ARMAND.

Et maintenant ?

MARGUERITE.

Maintenant, j'ai réfléchi, et ce que j'avais espéré est impossible.

ARMAND.

Si vous m'aviez aimé, d'ailleurs, vous n'auriez pas reçu le comte, surtout ce soir.

MARGUERITE.

Aussi, est-ce pour cela qu'il vaut mieux que nous n'allions pas plus loin. Je suis jeune, je suis jolie, je vous plaisais, je suis une bonne fille, vous êtes un garçon d'esprit, il fallait prendre de moi ce qu'il y a de bon, laisser ce qu'il y a de mauvais, et ne pas vous occuper du reste.

ARMAND.

Ce n'est pas ainsi que vous me parliez tantôt, Marguerite, quand vous me faisiez entrevoir quelques mois à passer avec vous, seule, loin de Paris, loin du monde ; c'est en tombant de cette espérance dans la réalité que je me suis fait tant de mal.

MARGUERITE.

C'est vrai ; je m'étais dit : « Un peu de repos me ferait du bien ; il prend intérêt à ma santé ; s'il y avait moyen de passer tranquillement l'été avec lui, dans quelque campagne, au fond de quelque bois, ce serait toujours cela de pris sur les mauvais jours. » Au bout de trois ou quatre mois, nous serions revenus à Paris, nous nous serions donné une bonne poignée de main, et nous nous serions fait une amitié des restes de notre amour ; car l'amour qu'on peut avoir pour moi, si violent qu'on le dise, n'a même pas toujours en lui de quoi faire une amitié plus tard. Tu ne l'as pas voulu ; ton cœur est un grand seigneur qui ne veut rien accepter ! N'en parlons plus. Tu viens ici depuis quatre jours, tu as soupé chez moi : envoie-moi un bijou avec ta carte, nous serons quittes.

ARMAND.

Marguerite, tu es folle ! je t'aime ! Cela ne veut pas dire que tu es jolie et que tu me plairas trois ou quatre mois. Tu es toute mon espérance, toute ma pensée, toute ma vie ; je t'aime, enfin ! que puis-je te dire de plus ?

MARGUERITE.

Alors, tu as raison, il vaut mieux cesser de nous voir dès à présent !

ARMAND.

Naturellement, parce que tu ne m'aimes pas, toi !

MARGUERITE.

Parce que… Tu ne sais pas ce que tu dis !

ARMAND.

Pourquoi alors ?

MARGUERITE.

Pourquoi ? tu veux le savoir ? Parce qu'il y a des moments où ce rêve commencé, je le fais jusqu'au bout ; parce qu'il y a des jours où je suis lasse de la vie que je mène et que j'en entrevois une autre ; parce qu'au milieu de notre existence turbulente notre tête, notre orgueil, nos sens vivent, mais que notre cœur se gonfle, ne trouvant pas à s'épancher, et nous étouffe. Nous paraissons heureuses, et l'on nous envie. En effet, nous avons des amants qui se ruinent, non pas pour nous, comme ils le disent, mais pour leur vanité ; nous sommes les premières dans leur amour-propre, les dernières dans leur estime. Nous avons des amis, des amis comme Prudence, dont l'amitié va jusqu'à la servitude, jamais jusqu'au désintéressement. Peu leur importe ce que nous faisons, pourvu qu'on les voie dans nos loges, ou qu'elles se carrent dans nos voitures. Ainsi, tout autour de nous, ruine, honte et mensonge. Je rêvais donc, par moments, sans oser le dire à personne, de rencontrer un homme assez élevé pour ne me demander compte de rien, et pour vouloir bien être l'amant de mes impressions. Cet homme, je l'avais trouvé dans le duc ; mais la vieillesse ne protège ni ne console, et mon cœur a d'autres exigences. Alors, je t'ai rencontré, toi, jeune, ardent, heureux ; les larmes que je t'ai vu répandre pour moi, l'intérêt que tu as pris à ma santé, tes visites mystérieuses pendant ma maladie, ta franchise, ton enthousiasme, tout me permettait de voir en toi celui que j'appelais du fond de ma bruyante solitude. En une minute, comme une folle, j'ai bâti tout un avenir sur ton amour, j'ai rêvé campagne, pureté ; je me suis souvenue de mon enfance, — on a

toujours eu une enfance, quoi que l'on soit devenue ; — c'était souhaiter l'impossible ; un mot de toi me l'a prouvé… Tu as voulu tout savoir, tu sais tout ?

ARMAND.

Et tu crois qu'après ces paroles-là, je vais te quitter ? Quand le bonheur vient à nous, nous nous sauverions devant lui ? Non, Marguerite, non ; ton rêve s'accomplira, je te le jure. Ne raisonnons rien, nous sommes jeunes, nous nous aimons, marchons en suivant notre amour.

MARGUERITE.

Ne me trompe pas, Armand, songe qu'une émotion violente peut me tuer ; rappelle-toi bien qui je suis, et ce que je suis.

ARMAND.

Tu es un ange, et je t'aime !

NANINE, DU DEHORS, FRAPPANT À LA PORTE.

Madame…

MARGUERITE.

Quoi ?

NANINE.

On vient d'apporter une lettre !

MARGUERITE, RIANT.

Ah çà ! c'est donc la nuit aux lettres !… De qui est-elle ?

NANINE.

De M. le comte.

MARGUERITE.

Demande-t-il une réponse ?

NANINE.

Oui, madame.

Marguerite, se pendant au cou d'Armand.

Eh bien, dis qu'il n'y en a pas.

Acte III

Auteuil. Salon de campagne. Cheminée au fond avec glace sans tain. Porte de chaque côté de la cheminée. Vue sur le jardin.

NANINE, emportant un plateau à thé après le déjeuner ; PRUDENCE, puis ARMAND.

Prudence, entrant.

Où est Marguerite ?

Nanine.

Madame est au jardin avec M Nichette et M. Gustave, qui viennent de déjeuner avec elle et qui passent la journée ici.

Prudence.

Je vais les rejoindre.

Armand, entrant pendant que Nanine sort.

Prudence, j'ai à vous parler. Il y a quinze jours, vous êtes partie d'ici dans la voiture de Marguerite ?

Prudence.

C'est vrai.

Armand.

Depuis ce temps, nous n'avons revu ni la voiture, ni les chevaux. Il y a huit jours, en nous quittant, vous avez paru craindre d'avoir froid, et Marguerite vous a prêté un cachemire que vous n'avez pas rapporté. Enfin, hier, elle vous a remis des bracelets et des diamants pour les faire arranger, disait-elle. — Où sont les chevaux, la voiture, le cachemire et les diamants ?

Prudence.

Vous voulez que je sois franche ?

ARMAND.

Je vous en supplie.

PRUDENCE.

Les chevaux sont rendus au marchand, qui les reprend pour moitié.

ARMAND.

Le cachemire ?

PRUDENCE.

Vendu.

ARMAND.

Les diamants ?

PRUDENCE.

Engagés ce matin. — Je rapporte les reconnaissances.

ARMAND.

Et pourquoi ne m'avoir pas tout dit ?

PRUDENCE.

Marguerite ne le voulait pas.

ARMAND.

Et pourquoi ces ventes et ces engagements ?

PRUDENCE.

Pour payer ! — Ah ! vous croyez, mon ami, qu'il suffit de s'aimer et d'aller vivre, hors de Paris, d'une vie pastorale éthérée ? Pas du tout ! À côté de la vie poétique il y a la vie réelle. Le duc, que je viens de voir, car je voulais, s'il était possible, éviter tant de sacrifices, le duc ne veut plus rien donner à Marguerite, à moins qu'elle ne vous quitte, et Dieu sait qu'elle n'en a pas envie !

ARMAND.

Bonne Marguerite !

PRUDENCE.

Oui, bonne Marguerite ; trop bonne Marguerite, car qui sait comment tout cela finira ? Sans compter que, pour payer ce qu'elle reste devoir, elle veut abandonner tout ce qu'elle possède encore. J'ai dans ma poche un projet de vente que vient de me remettre son homme d'affaires.

ARMAND.

Combien faudrait-il ?

PRUDENCE.

Cinquante mille francs, au moins.

ARMAND.

Demandez quinze jours aux créanciers ; dans quinze jours, je payerai tout.

PRUDENCE.

Vous allez emprunter ?…

ARMAND.

Oui.

PRUDENCE.

Ça va être joli ! Vous brouiller avec votre père, embarrasser l'avenir.

ARMAND.

Je me doutais de ce qui arrive ; j'ai écrit à mon notaire que je voulais faire à quelqu'un une délégation du bien que je tiens de ma mère, et je viens de recevoir la réponse ; l'acte est tout préparé, il n'y a plus que quelques formalités à remplir, et, dans la journée, je dois aller à Paris pour signer. En attendant, empêchez que Marguerite…

PRUDENCE.

Mais les papiers que je rapporte ?

ARMAND.

Quand je serai parti, vous les lui remettrez, comme si je ne vous avais rien dit, car il faut qu'elle ignore notre conversation. C'est elle ; silence !

MARGUERITE, NICHETTE, GUSTAVE, ARMAND, PRUDENCE.

MARGUERITE, EN ENTRANT, MET UN DOIGT SUR SA BOUCHE POUR FAIRE SIGNE À PRUDENCE DE SE TAIRE.

ARMAND, À MARGUERITE.

Chère enfant ! gronde Prudence.

MARGUERITE.

Pourquoi ?

ARMAND.

Je la prie hier de passer chez moi et de m'apporter des lettres s'il y en a, car il y a quinze jours que je ne suis allé à Paris ; la première chose qu'elle fait, c'est de l'oublier ; si bien que, maintenant, il faut que je te quitte pour une heure ou deux. Depuis un mois, je n'ai pas écrit à mon père. Personne ne sait où je suis, pas même mon domestique, car je voulais éviter les importuns. Il fait beau, Nichette et Gustave sont là pour te tenir compagnie ; je saute dans une voiture, je passe chez moi, et je reviens.

MARGUERITE.

Va, mon ami, va ; mais, si tu n'as pas écrit à ton père, ce n'est pas ma faute. Assez de fois je t'ai dit de lui écrire. Reviens vite. Tu nous retrouveras causant et travaillant ici, Gustave, Nichette et moi.

ARMAND.

Dans une heure je suis de retour. (Marguerite l'accompagne jusqu'à la porte ; en revenant elle dit à Prudence.) Tout est-il arrangé ?

PRUDENCE.

Oui.

MARGUERITE.

Les papiers ?

PRUDENCE.

Les voici. L'homme d'affaires viendra tantôt s'entendre avec vous ; moi, je vais déjeuner, car je meurs de faim.

MARGUERITE.

Allez ; Nanine vous donnera tout ce que vous voudrez.

LES MÊMES, HOR ARMAND ET PRUDENCE.

MARGUERITE, À NICHETTE ET À GUSTAVE.

Vous voyez : voilà comme nous vivons depuis trois mois.

NICHETTE.

Tu es heureuse ?

MARGUERITE.

Si je le suis !

NICHETTE.

Je te le disais bien, Marguerite, que le bonheur véritable est dans le repos et dans les habitudes du cœur… Que de fois, Gustave et moi, nous nous sommes dit : « Quand donc Marguerite aimera-t-elle quelqu'un et mènera-t-elle une existence plus tranquille ? »

MARGUERITE.

Eh bien, votre souhait a été accompli : j'aime et je suis heureuse ; c'est votre amour à tous deux et votre bonheur qui m'ont fait envie.

GUSTAVE.

Le fait est que nous sommes heureux, nous, n'est-ce pas, Nichette ?

NICHETTE.

Je crois bien, et ça ne coûte pas cher. Tu es une grande dame, toi, et tu ne viens jamais nous voir ; sans cela, tu voudrais vivre tout à fait comme nous vivons. Tu crois vivre simplement ici ; que dirais-tu donc si tu voyais mes deux petites chambres de la rue Blanche, au cinquième étage, et dont les fenêtres donnent sur

des jardins, dans lesquels ceux à qui ils sont ne se promènent jamais ! — Comment y a-t-il des gens qui, ayant des jardins, ne se promènent pas dedans ?

GUSTAVE.

Nous avons l'air d'un roman allemand ou d'une idylle de Goethe, avec de la musique de Schubert.

NICHETTE.

Oh ! je te conseille de plaisanter, parce que Marguerite est là. Quand nous sommes seuls, tu ne plaisantes pas, et tu es doux comme un mouton, et tu es tendre comme un tourtereau. Tu ne sais pas qu'il voulait me faire déménager ? Il trouve notre existence trop simple.

GUSTAVE.

Non, je trouve seulement notre logement trop haut.

NICHETTE.

Tu n'as qu'à ne pas en sortir, tu ne sauras pas à quel étage il est.

MARGUERITE.

Vous êtes charmants tous les deux.

NICHETTE.

Sous prétexte qu'il a six mille livres de rentes, il ne veut plus que je travaille ; un de ces jours, il voudra m'acheter une voiture.

GUSTAVE.

Cela viendra peut-être.

NICHETTE.

Nous avons le temps ; il faut d'abord que ton oncle me regarde d'une autre façon et nous fasse, toi son héritier, moi, sa nièce.

GUSTAVE.

Il commence à revenir sur ton compte.

MARGUERITE.

Il ne te connaît donc pas ? s'il te connaissait, il serait fou de toi.

NICHETTE.

Non, monsieur son oncle n'a jamais voulu me voir. Il est encore de la race des oncles qui croient que les grisettes sont faites pour ruiner les neveux ; il voudrait lui faire épouser une femme du monde. Est-ce que je ne suis pas du monde, moi ?

GUSTAVE.

Il s'humanisera ; depuis que je suis avocat, du reste, il est plus indulgent.

NICHETTE.

Ah ! oui, j'oubliais de te le dire : Gustave est avocat.

MARGUERITE.

Je lui confierai ma dernière cause.

NICHETTE.

Il a plaidé ! J'étais à l'audience.

MARGUERITE.

A-t-il gagné ?

GUSTAVE.

J'ai perdu, net. Mon accusé a été condamné à dix ans de travaux forcés.

NICHETTE.

Heureusement !

MARGUERITE.

Pourquoi heureusement ?

NICHETTE.

L'homme qu'il défendait était un gueux achevé. Quel drôle de métier que ce métier d'avocat ! Ainsi, un avocat est un grand homme quand il peut se dire : « J'avais entre les mains un scélérat, qui avait tué son père, sa mère et ses enfants ; eh bien, j'ai tant de talent que je l'ai fait acquitter, et que j'ai rendu à la société cet ornement qui lui manquait. »

MARGUERITE.

Puisque le voilà avocat, nous irons bientôt à la noce ?

GUSTAVE.

Si je me marie.

NICHETTE.

Comment, si vous vous mariez, monsieur ? Mais je l'espère bien que vous vous marierez, et avec moi encore ! Vous n'épouserez jamais une meilleure femme et qui vous aime davantage.

MARGUERITE.

Àquand, alors ?

NICHETTE.

Àbientôt.

MARGUERITE.

Tu es bien heureuse !

NICHETTE.

Est-ce que tu ne finiras pas comme nous ?...

MARGUERITE.

Qui veux-tu que j'épouse ?

NICHETTE.

Armand.

MARGUERITE.

Armand ? Il a le droit de m'aimer, mais non de m'épouser ; je veux bien lui prendre son cœur, je ne lui prendrai jamais son nom. Il y a des choses qu'une femme n'efface pas de la vie, vois-tu, Nichette, et qu'elle ne doit pas donner à son mari le droit de lui reprocher. Si je voulais qu'Armand m'épousât, il m'épouserait demain : mais je l'aime trop pour lui demander un pareil sacrifice ! — Monsieur Gustave, ai-je raison ?

GUSTAVE.

Vous êtes une honnête fille, Marguerite.

MARGUERITE.

Non, mais je pense comme un honnête homme. C'est toujours ça. Je suis heureuse d'un bonheur que je n'eusse jamais osé espérer, j'en remercie Dieu et ne veux pas tenter la Providence.

NICHETTE.

Gustave fait des grands mots, et il t'épouserait, lui, s'il était à la place d'Armand ; n'est-ce pas, Gustave ?

GUSTAVE.

Peut-être. D'ailleurs, la virginité des femmes appartient à leur premier amour, et non à leur premier amant.

NICHETTE.

Àmoins que leur premier amant ne soit en même temps leur premier amour ; il y a des exemples.

GUSTAVE, LUI SERRANT LA MAIN.

Et pas loin, n'est-ce pas ?

NICHETTE, À MARGUERITE.

Enfin, pourvu que tu sois heureuse, peu importe le reste !

MARGUERITE.

Je le suis. Qui m'eût dit cependant qu'un jour, moi, Marguerite Gautier, je vivrais tout entière dans l'amour d'un homme, que je passerais des journées assise à côté de lui, à travailler, à lire, à l'entendre ?

NICHETTE.

Comme nous.

MARGUERITE.

Je puis vous parler franchement, à vous deux qui me croirez, parce que c'est votre cœur qui écoute : par moments, j'oublie ce que j'ai été, et le moi d'autrefois se sépare tellement du moi d'aujourd'hui, qu'il en résulte deux femmes distinctes, et que la seconde se souvient à peine de la première. Quand, vêtue d'une robe blanche, couverte d'un grand chapeau de paille, portant sur mon bras la pelisse qui doit me garantir de la fraîcheur du soir, je monte avec Armand dans le bateau que nous laissons aller à la dérive, et qui s'arrête tout seul sous les saules de l'île prochaine, nul ne se doute, pas même moi, que cette ombre blanche est Marguerite Gautier. J'ai fait dépenser en bouquets plus d'argent qu'il ne m'en faudrait pour nourrir pendant un an une honnête famille ; eh bien, une fleur comme celle-ci qu'Armand m'a donnée ce matin suffit maintenant à parfumer ma journée. D'ailleurs, vous savez bien ce que c'est qu'aimer : comment les heures s'abrègent toutes seules, et comme elles nous portent à la fin des semaines et des mois, sans secousse et sans fatigue. Oui, je suis bien heureuse, mais je veux l'être davantage encore ; car vous ne savez pas tout…

NICHETTE.

Quoi donc ?

MARGUERITE.

Vous me disiez tout à l'heure que je ne vivais pas comme vous ; vous ne me le direz pas longtemps.

NICHETTE.

Comment ?

MARGUERITE.

Sans qu'Armand se doute de rien, je vais vendre tout ce qui compose, à Paris, mon appartement, où je ne veux même plus retourner. Je payerai toutes mes dettes ; je louerai un petit logement près du vôtre ; je le meublerai bien simplement, et nous vivrons ainsi, oubliant, oubliés. L'été nous reviendrons à la campagne, mais dans une maison plus simple que celle-ci. Où sont les gens qui demandent ce que c'est que le bonheur ? Vous me l'avez appris, et maintenant je pourrai le leur apprendre quand ils voudront.

NANINE.

Madame, voici un monsieur qui demande à vous parler…

MARGUERITE, À NICHETTE ET À GUSTAVE.

L'homme d'affaires que j'attends, sans doute ; allez m'attendre au jardin ; je vous rejoins. Je partirai avec vous pour Paris ;... nous terminerons tout ensemble. (À Nanine.) Fais entrer.

Après un dernier signe à Nichette et à Gustave, qui sortent, elle se dirige vers la porte par laquelle entre le personnage annoncé.

MONSIEUR DUVAL, MARGUERITE, PUIS NANINE.

M. DUVAL, SUR LE SEUIL DE LA PORTE.

Mademoiselle Marguerite Gautier ?

MARGUERITE.

C'est moi, monsieur. À qui ai-je l'honneur de parler ?

M. DUVAL.

À M. Duval.

MARGUERITE.

À M. Duval !

M. DUVAL.

Oui, mademoiselle, au père d'Armand.

MARGUERITE, TROUBLÉE.

Armand n'est pas ici, monsieur.

M. DUVAL.

Je le sais, mademoiselle !... et c'est avec vous que je désire avoir une explication. Veuillez m'écouter. — Mon fils, mademoiselle, se compromet et se ruine pour vous.

MARGUERITE.

Vous vous trompez, monsieur. Grâce à Dieu, personne ne parle plus de moi, et je n'accepte rien d'Armand.

M. DUVAL.

Ce qui veut dire, car votre luxe et vos dépenses sont choses connues, ce qui veut dire que mon fils est assez misérable pour dissiper avec vous ce que vous acceptez des autres.

MARGUERITE.

Pardonnez-moi, monsieur ; mais je suis femme et je suis chez moi, deux raisons qui devraient plaider en ma faveur auprès de votre courtoisie ; le ton dont vous me parlez n'est pas celui que je devais attendre d'un homme du monde que j'ai l'honneur de voir pour la première fois, et…

M. DUVAL.

Et ?…

MARGUERITE.

Je vous prie de permettre que je me retire, encore plus pour vous que pour moi-même.

M. DUVAL.

En vérité, quand on entend ce langage, quand on voit ces façons, on a peine à se dire que toutes ce langage est d'emprunt, que ces façons sont acquises. On me l'avait bien dit, que vous étiez une dangereuse personne.

MARGUERITE.

Oui, monsieur, dangereuse, mais pour moi, et non pour les autres.

M. DUVAL.

Dangereuse ou non, il n'en est pas moins vrai, mademoiselle, qu'Armand se ruine pour vous.

MARGUERITE.

Je vous répète, monsieur, avec tout le respect que je dois au père d'Armand, je vous répète que vous vous trompez.

M. DUVAL.

Alors, que signifie cette lettre de mon notaire qui m'avertit qu'Armand veut vous faire l'abandon d'une rente.

MARGUERITE.

Je vous assure, monsieur, que, si Armand a fait cela, il l'a fait à mon insu ; car il savait bien que ce qu'il m'eût offert, je l'eusse refusé.

M. DUVAL.

Cependant, vous n'avez pas toujours parlé ainsi.

MARGUERITE.

C'est vrai, monsieur ; mais alors je n'aimais pas.

M. DUVAL.

Et maintenant ?

MARGUERITE.

Maintenant, j'aime avec tout ce qu'une femme peut retrouver de pur dans le fond de son cœur, quand Dieu prend pitié d'elle et lui envoie le repentir.

M. DUVAL.

Voilà les grandes phrases qui arrivent.

MARGUERITE.

Écoutez-moi, monsieur... Mon Dieu, je sais qu'on croit peu aux serments des femmes comme moi ; mais, par ce que j'ai de plus cher au monde, par mon amour pour Armand, je vous jure que j'ignorais cette donation.

M. DUVAL.

Cependant, mademoiselle, il faut que vous viviez de quelque chose.

MARGUERITE.

Vous me forcez de vous dire ce que j'aurais voulu vous taire, monsieur ; mais, comme je tiens avant toute chose à du père d'Armand, je parlerai. Depuis que je connais votre fils, pour que mon amour ne ressemble pas un instant à tout ce qui a pris ce nom près de moi, j'ai engagé ou vendu cachemires, diamants, bijoux, voitures ; et quand tout à l'heure, on m'a dit que quelqu'un me demandait, j'ai cru recevoir un homme d'affaires, à qui je vendais les meubles, les tableaux, les tentures, le reste de ce luxe que vous me reprochez. Enfin, si vous doutez de mes paroles, tenez,

je ne vous attendais pas, monsieur, et, par conséquent, vous ne pourrez croire que cet acte a été préparé pour vous, si vous en doutez, lisez cet acte.

Elle lui donne l'acte de vente que Prudence lui a remis.

M. Duval.

Une vente de votre mobilier, à la charge, par l'acquéreur, de payer vos créanciers et de vous remettre le surplus. (La regardant avec étonnement.) Me serais-je trompé ?

Marguerite.

Oui, monsieur, vous vous êtes trompé, ou plutôt vous avez été trompé. Oui, j'ai été folle ; oui, j'ai un triste passé ; mais, pour l'effacer, depuis que j'aime, je donnerais jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Oh ! quoi qu'on vous ait dit, j'ai du cœur, allez ! je suis bonne ; vous verrez quand vous me connaîtrez mieux… C'est Armand qui m'a transformée ! — Il m'a aimée, il m'aime. Vous êtes son père, vous devez être bon comme lui ; je vous en supplie, ne lui dites pas de mal de moi, il vous croirait, car il vous aime ; et, moi, je vous respecte et je vous aime, parce que vous êtes son père.

M. Duval.

Pardon, madame, je me suis mal présenté tout à l'heure ; je ne vous connaissais pas, je ne pouvais prévoir tout ce que je découvre en vous. J'arrivais irrité du silence de mon fils et de son ingratitude, dont je vous accusais ; pardon, madame.

Marguerite.

Je vous remercie de vos bonnes paroles, monsieur.

M. Duval.

Aussi, est-ce au nom de ces nobles sentiments que je vais vous demander de donner à Armand la plus grande preuve d'amour que vous puissiez lui donner.

Marguerite.

Oh ! monsieur, taisez-vous, je vous en supplie ; vous allez me demander quelque chose de terrible, d'autant plus terrible, que je l'ai toujours prévu ; vous deviez arriver ; j'étais trop heureuse.

M. Duval.

Je ne suis plus irrité, nous causons comme deux cœurs honnêtes, ayant la même affection dans des sens différents, et jaloux tous les deux, n'est-ce pas, de prouver cette affection à celui qui nous est cher.

MARGUERITE.

Oui, monsieur, oui.

M. DUVAL.

Votre âme a des générosités inaccessibles à bien des femmes ; aussi est-ce comme un père que je vous parle, Marguerite, comme un père qui vient vous demander le bonheur de ses deux enfants.

MARGUERITE.

De ses deux enfants ?

M. DUVAL.

Oui, Marguerite, de ses deux enfants. J'ai une fille, jeune, belle, pure comme un ange. Elle aime un jeune homme, et, elle aussi, elle a fait de cet amour l'espoir de sa vie ; mais elle a droit à cet amour. Je vais la marier ; je l'avais écrit à Armand, mais Armand, tout à vous, n'a pas même reçu mes lettres ; j'aurais pu mourir sans qu'il le sût. Eh bien, ma fille, ma Blanche bien-aimée épouse un honnête homme ; elle entre dans une famille honorable, qui veut que tout soit honorable dans la mienne. Le monde a ses exigences, et surtout le monde de province. Si purifiée que vous soyez aux yeux d'Armand, aux miens, par le sentiment que vous éprouvez, vous ne l'êtes pas aux yeux d'un monde qui ne verra jamais en vous que votre passé, et qui vous fermera impitoyablement ses portes. La famille de l'homme qui va devenir mon gendre a appris la manière dont vit Armand ; elle m'a déclaré reprendre sa parole, si Armand continuait cette vie. L'avenir d'une jeune fille qui ne vous a fait aucun mal peut donc être brisé par vous. Marguerite, au nom de votre amour, accordez-moi le bonheur de ma fille.

MARGUERITE.

Que vous êtes bon, monsieur, de daigner me parler ainsi, et que puis-je refuser à de si bonnes paroles ? Oui, je vous comprends ; vous avez raison. Je partirai de Paris ; je m'éloignerai d'Armand pendant quelque temps. Ce me sera douloureux ; mais je veux faire cela pour vous, afin que vous n'ayez rien à me reprocher… D'ailleurs, la joie du retour fera oublier le chagrin de la séparation. Vous permettrez qu'il m'écrive quelquefois, et quand sa sœur sera mariée…

M. Duval.

Merci, Marguerite, merci ; mais c'est autre chose que je vous demande.

Marguerite.

Autre chose ! et que pouvez-vous donc me demander de plus ?

M. Duval.

Écoutez-moi bien, mon enfant, et faisons franchement ce que nous avons à faire ; une absence momentanée ne suffit pas.

Marguerite.

Vous voulez que je quitte Armand tout à fait ?

M. Duval.

Il le faut !

Marguerite.

Jamais !... Vous ne savez donc pas comme nous nous aimons ? Vous ne savez donc pas que je n'ai ni amis, ni parents, ni famille ; qu'en me pardonnant, il m'a juré d'être tout cela pour moi, et que j'ai enfermé ma vie dans la sienne ? Vous ne savez donc pas, enfin, que je suis atteinte d'une maladie mortelle, que je n'ai que quelques années à vivre ! Quitter Armand, monsieur, autant me tuer tout de suite.

M. Duval.

Voyons, voyons, du calme et n'exagérons rien... Vous êtes jeune, vous êtes belle, et vous prenez pour une maladie la fatigue d'une vie un peu agitée ; vous ne mourrez certainement pas avant l'âge où l'on est heureux de mourir. Je vous demande un sacrifice énorme, je le sais, mais que vous êtes fatalement forcée de me faire. Écoutez-moi ; vous connaissez Armand depuis trois mois, et vous l'aimez ! mais un amour si jeune a-t-il le droit de briser tout un avenir ? et c'est tout l'avenir de mon fils que vous brisez en restant avec lui ! Êtes-vous sûre de l'éternité de cet amour ? Ne vous êtes-vous pas déjà trompée ainsi ? Et si tout à coup, — trop tard, — vous alliez vous apercevoir que vous n'aimez pas mon fils, si vous alliez en aimer un autre ? Pardon, Marguerite, mais le passé donne droit à ces suppositions.

Marguerite.

Jamais, monsieur, jamais je n'ai aimé et je n'aimerai comme j'aime.

M. Duval.

Soit ! mais, si ce n'est vous qui vous trompez, c'est lui qui se trompe, peut-être. À son âge, le cœur peut-il prendre un engagement définitif ? Le cœur ne change-t-il pas perpétuellement d'affections ? C'est le même cœur qui, fils, aime ses parents au delà de tout, qui, époux, aime sa femme plus que ses parents, qui père plus tard, aime ses enfants plus que parents, femme et maîtresses. La nature est exigeante, parce qu'elle est prodigue. Il se peut donc que vous vous trompiez, l'un comme l'autre, voilà les probabilités. Maintenant, voulez-vous voir les réalités et les certitudes ? Vous m'écoutez, n'est-ce pas ?

Marguerite.

Si je vous écoute, mon Dieu !

M. Duval.

Vous êtes prête à sacrifier tout à mon fils ; mais quel sacrifice égal, s'il acceptait le vôtre, pourrait-il vous faire en échange ? Il prendra vos belles années, et plus tard, quand la satiété sera venue, car elle viendra, qu'arrivera-t-il ? Ou il sera un homme ordinaire, et, vous jetant votre passé au visage, il vous quittera en disant qu'il ne fait qu'agir comme les autres ; ou il sera un honnête homme, et vous épousera, ou tout au moins vous gardera auprès de lui. Cette liaison, ou ce mariage, qui n'aura eu ni la chasteté pour base, ni la religion pour appui, ni la famille pour résultat, cette chose excusable peut-être chez le jeune homme, le sera-t-elle chez l'homme mûr ? Quelle ambition lui sera permise ? Quelle carrière lui sera ouverte ? Quelle consolation tirerai-je de mon fils, après m'être consacré vingt ans à son bonheur ? Votre rapprochement n'est pas le fruit de deux sympathies pures, l'union de deux affections innocentes ; c'est la passion dans ce qu'elle a de plus terrestre et de plus humain, née du caprice de l'un et de la fantaisie de l'autre ; bref, votre amour est un résultat et non une cause. Qu'en restera-t-il quand vous aurez vieilli tous deux ? Qui vous dit que les premières rides de votre front ne détacheront pas le voile de ses yeux, et que son amour ne mourra pas avec votre jeunesse ?

Marguerite.

Oh ! la réalité !

M. Duval.

Voyez-vous d'ici votre double vieillesse, doublement déserte, doublement isolée, doublement inutile ? Quel souvenir laisserez-vous ? Quel bien aurez-vous accompli ? Vous et mon fils avez à suivre deux routes complètement opposées, que

le hasard a réunies un instant, mais que la raison sépare à tout jamais. Dans la vie que vous vous êtes faite volontairement, vous ne pouviez prévoir ce qui arrive. Vous avez été heureuse trois mois, ne tachez pas ce bonheur dont la continuité est impossible ; gardez-en le souvenir dans votre cœur ; qu'il vous rende forte, c'est tout ce que vous avez le droit de lui demander. Un jour, vous serez fière de ce que vous aurez fait, et toute votre vie, vous aurez l'estime de vous-même. C'est un homme qui connaît la vie qui vous parle, c'est un père qui vous implore. Allons, Marguerite ! prouvez-moi que vous aimez véritablement mon fils, et du courage !

MARGUERITE, À ELLE-MÊME.

Ainsi, quoi qu'elle fasse, la créature tombée ne se restera jamais ! Dieu lui pardonnera peut-être, mais le monde sera inflexible ! Au fait, de quel droit veux-tu prendre dans le cœur des familles une place que la pudeur seule doit y occuper ?... Tu aimes ! qu'importe ? et la belle raison ! Quelques preuves que tu donnes de cet amour, on n'y croira pas, et c'est justice. Que viens-tu nous parler de cœur et d'avenir ? Quels sont ces mots nouveaux ? Regarde donc la fange de ton passé ! Quel homme voudrait t'appeler sa femme ? Quel enfant voudrait t'appeler sa mère ? Vous avez raison, monsieur, tout ce que vous me dites, je me le suis dit bien des fois avec terreur ; mais, comme j'étais seule à me le dire, je parvenais à ne pas m'entendre jusqu'au bout. Vous me le répétez, c'est donc bien réel ; il faut obéir. Vous me parlez au nom de votre fils, au nom de votre fille, c'est encore bien bon à vous d'invoquer de pareils noms. Eh bien, monsieur, vous direz un jour à cette belle et pure jeune fille, car c'est à elle que je veux sacrifier mon bonheur, vous lui direz qu'il y avait quelque part une femme qui n'avait plus qu'une espérance, qu'une pensée, qu'un rêve dans ce monde, et qu'à l'invocation de son nom cette femme a renoncé à tout cela, a broyé son cœur entre ses mains et en est morte, car j'en mourrai, monsieur, et peut-être, alors, Dieu me pardonnera-t-il.

M. DUVAL, ÉMU MALGRÉ LUI.

Pauvre femme !

MARGUERITE.

Vous me plaignez, monsieur, et vous pleurez, je crois ; merci pour ces larmes ; elles me feront forte aussi forte que vous le voulez. Vous demandez que je me sépare de votre fils pour son repos, pour son honneur, pour son avenir ; que faut-il faire ? Ordonnez, je suis prête.

M. DUVAL.

Il faut lui dire que vous ne l'aimez plus.

MARGUERITE, souriant avec tristesse.

Il ne me croira pas.

M. DUVAL.

Il faut partir.

MARGUERITE.

Il me suivra.

M. DUVAL.

Alors…

MARGUERITE.

Voyons, monsieur, croyez-vous que j'aime Armand… que je l'aime d'un amour désintéressé ?

M. DUVAL.

Oui, Marguerite.

MARGUERITE.

Croyez-vous que j'avais mis dans cet amour la joie et le pardon de ma vie ?

M. DUVAL.

Je le crois.

MARGUERITE.

Eh bien, monsieur, embrassez-moi une fois, comme vous embrasseriez votre fille, et je vous jure que ce baiser, le seul vraiment pur que j'aurai reçu, me fera triompher de mon amour, et qu'avant huit jours votre fils sera retourné auprès de vous, peut-être malheureux pour quelque temps, mais guéri pour jamais ; je vous jure aussi qu'il ignorera toujours ce qui vient de se passer entre nous.

M. DUVAL, embrassant MAGUERITE.

Vous êtes une noble fille, Marguerite, mais je crains bien…

MARGUERITE.

Oh ! ne craignez rien, monsieur, il me haïra. (Elle sonne, Nanine paraît) Prie madame Duvernoy de venir.

NANINE.

Oui, madame.

Elle sort.

MARGUERITE, À M. DUVAL.

Une dernière grâce, monsieur !

M. DUVAL.

Parlez, madame, parlez !

MARGUERITE.

Dans quelques heures, Armand va avoir une des plus grandes douleurs qu'il ait eues et que peut-être il aura de sa vie. Il aura donc besoin d'un cœur qui l'aime ; trouvez-vous là, monsieur, soyez près de lui. Et maintenant séparons-nous ; il peut rentrer d'un moment à l'autre ; tout serait perdu, s'il vous voyait.

M. DUVAL.

Mais qu'allez-vous faire ?

MARGUERITE.

Si je vous le disais, monsieur, ce serait votre devoir de me le défendre.

M. DUVAL.

Alors, que puis-je pour vous, en échange de ce que je vais vous devoir ?

MARGUERITE.

Vous pourrez, quand je serai morte et qu'Armand maudira ma mémoire, vous pourrez lui dire que je l'aimais bien et que je l'ai bien prouvé. J'entends du bruit ; adieu, monsieur ; nous ne nous reverrons jamais sans doute, soyez heureux !

M. Duval sort.

MARGUERITE, SEULE ; PUIS PRUDENCE.

MARGUERITE, À PART.

Mon Dieu ! donnez-moi la force.

Elle écrit une lettre.

PRUDENCE.

Vous m'avez fait appeler, ma chère Marguerite ?

MARGUERITE.

Oui, je veux vous charger de quelque chose.

PRUDENCE.

De quoi ?

MARGUERITE.

De cette lettre.

PRUDENCE.

Pour qui ?

MARGUERITE.

Regardez ! (Étonnement de Prudence en lisant l'adresse.) Silence ! partez tout de suite.

MARGUERITE, PUIS ARMAND.

MARGUERITE, SEULE ET CONTINUANT À ÉCRIRE.

Et maintenant une lettre à Armand. Que vais-je lui dire ? Je deviens folle ou je rêve !... Il est impossible que cela soit ! Jamais je n'aurai le courage... On ne peut pas demander à la créature humaine plus qu'elle ne peut faire !

ARMAND, QUI PENDANT CE TEMPS EST ENTRÉ ET S'EST APPROCHÉ DE MARGUERITE.

Que fais-tu donc là, Marguerite ?

MARGUERITE, SE LEVANT ET FROISSANT LA LETTRE.

Armand !... Rien, mon ami !

ARMAND.

Tu écrivais ?

MARGUERITE.

Non… oui.

ARMAND.

Pourquoi ce trouble, cette pâleur ! À qui écrivais-tu, Marguerite ? Donne-moi cette lettre.

MARGUERITE.

Cette lettre était pour toi, Armand, mais je te demande, au nom du ciel, de ne pas te la donner.

ARMAND.

Je croyais que nous en avions fini avec les secrets et les mystères ?

MARGUERITE.

Pas plus qu'avec les soupçons, à ce qu'il paraît.

ARMAND.

Pardon ! mais je suis moi-même préoccupé.

MARGUERITE.

De quoi ?

ARMAND.

Mon père est arrivé !

MARGUERITE.

Tu l'as vu ?

ARMAND.

Non ; mais il a laissé chez moi une lettre sévère. Il a appris ma retraite ici, ma vie avec toi. Il doit venir ce soir. Ce sera une longue explication, car Dieu sait ce qu'on lui aura dit et de quoi j'aurai à le dissuader ; mais il te verra, et, quand il t'aura vue, il t'aimera ! Puis, qu'importe ! Je dépends de lui, soit ; mais, s'il le faut, je travaillerai.

MARGUERITE, À PART.

Comme il m'aime ! (Haut.) Mais il ne faut pas te brouiller avec ton père, mon ami. Il va venir, m'as-tu dit ? Eh bien, je vais m'éloigner pour qu'il ne me voie pas tout d'abord ; mais je reviendrai, je serai là, près de toi. Je me jetterai à ses pieds, je l'implorerai tant, qu'il ne nous séparera pas.

ARMAND.

Comme tu me dis cela, Marguerite ! Il se passe quelque chose. Ce n'est pas la nouvelle que je t'annonce qui t'agite ainsi. C'est à peine si tu te soutiens. Il y a un malheur ici… Cette lettre…

Il étend la main.

MARGUERITE, L'ARRÊTANT.

Cette lettre renferme une chose que je ne puis te dire ; tu sais, il y a des choses qu'on ne peut ni dire soi-même, ni laisser lire devant soi. Cette lettre est une preuve d'amour que je te donnais, mon Armand, je te le jure par notre amour ; ne m'en demande pas davantage.

ARMAND.

Garde cette lettre, Marguerite, je sais tout. Prudence m'a tout dit ce matin, et c'est pour cela que je suis allé à Paris. Je sais le sacrifice que tu voulais me faire. Tandis que tu t'occupais de notre bonheur, je m'en occupais aussi. Tout est arrangé maintenant. Et c'est là le secret que tu ne voulais pas me confier ! Comment reconnaîtrai-je jamais tant d'amour, bonne et chère Marguerite ?

MARGUERITE.

Eh bien, maintenant que tu sais tout, laisse-moi partir.

ARMAND.

Partir !

MARGUERITE.

M'éloigner, du moins ! Ton père ne peut-il pas arriver d'un instant à l'autre ? Mais je serai là à deux pas de toi, dans le jardin, avec Gustave et Nichette ; tu n'auras qu'à m'appeler pour que je revienne. Comment pourrais-je me séparer de toi ? Tu calmeras ton père, s'il est irrité, et puis notre projet s'accomplira, n'est-ce pas ? Nous vivrons ensemble tous les deux, et nous nous aimerons comme auparavant, et

nous serons heureux comme nous le sommes depuis trois mois ! Car tu es heureux, n'est-ce pas ? car tu n'as rien à me reprocher ? Dis-le-moi, cela me fera du bien. Mais, si je t'ai jamais causé quelque peine, pardonne-moi, ce n'était pas de ma faute, car je t'aime plus que tout au monde. Et toi aussi, tu m'aimes, n'est-ce pas ? Et, quelque preuve d'amour que je t'eusse donnée, tu ne m'aurais ni méprisée, ni maudite…

ARMAND.

Mais pourquoi ces larmes ?

MARGUERITE.

J'avais besoin de pleurer un peu ; mais maintenant, tu vois, je suis calme. Je vais rejoindre Nichette et Gustave. Je suis là, toujours à toi, toujours prête à te rejoindre, t'aimant toujours. Tiens, je souris ; à bientôt, pour toujours.

Elle sort en lui envoyant des baisers.

ARMAND, PUIS NANINE.

ARMAND.

Bonne Marguerite ! comme elle s'effraye à l'idée d'une séparation ! (Il sonne.) Comme elle m'aime ! (À Nanine qui paraît.) Nanine, s'il vient un monsieur me demander, mon père, vous le ferez entrer tout de suite ici.

NANINE.

Bien, monsieur !

Elle sort.

ARMAND.

Je m'alarmais à tort. Mon père me comprendra. Le passé est mort. D'ailleurs, quelle différence entre Marguerite et les autres femmes ! J'ai rencontré cette Olympe, toujours occupée de fêtes et de plaisirs ; il faut bien que celles qui n'aiment pas emplissent de bruit la solitude de leur cœur. Elle donne un bal dans quelques jours ; elle m'a invité, moi et Marguerite, comme si, Marguerite et moi, nous devions jamais retourner dans ce monde ! Ah ! que le temps me semble long, quand elle n'est pas là !… Quel est ce livre ? Manon Lescaut ! Comment ce livre se trouve-t-il ici ?… (Nanine rentre avec une lampe, et sort. — Lisant au hasard.) « Je te jure, mon cher chevalier, que tu es l'idole de mon cœur, et qu'il n'y a que toi au monde

que je puisse aimer de la façon dont je t'aime ; mais ne vois-tu pas, ma pauvre chère âme, que dans l'état où nous sommes réduits, c'est une sotte vertu que la fidélité ? Crois-tu que l'on puisse être bien tendre lorsqu'on manque de pain ? La faim me causerait quelque méprise fatale, je rendrais quelque jour le dernier soupir en croyant pousser un soupir d'amour. Je t'adore, compte là-dessus, mais laisse-moi quelque temps le ménagement de notre fortune ; malheur à qui va tomber dans mes filets ! je travaille pour rendre mon chevalier riche et heureux. Mon frère t'apprendra des nouvelles de ta Manon, il te dira qu'elle a pleuré de la nécessité de te quitter… » (Armand repousse le livre avec tristesse et reste quelques instants soucieux.) Elle avait raison, mais elle n'aimait pas, car l'amour ne sait pas raisonner… (Il va à la fenêtre.) Cette lecture m'a fait mal ; ce livre n'est pas vrai !… (Il sonne.) Sept heures. Mon père ne viendra pas ce soir. (À Nanine qui entre.) Dites à madame de rentrer.

NANINE, EMBARRASSÉE.

Madame n'est pas ici, monsieur.

ARMAND.

Où est-elle donc ?

NANINE.

Sur la route ; elle m'a chargée de dire à monsieur qu'elle allait rentrer tout de suite.

ARMAND.

Madame Duvernoy est sortie avec elle ?

NANINE.

Madame Duvernoy est partie un peu avant madame.

ARMAND.

C'est bien… (Seul.) Elle est capable d'être allée à Paris pour s'occuper de cette vente ! Heureusement, Prudence qui est prévenue, trouvera moyen de l'en empêcher !… (Il regarde par la fenêtre.) Il me semble voir une ombre dans le jardin… C'est elle sans doute. (Il appelle) Marguerite ! Marguerite ! Marguerite ! Personne !… (Il sort et appelle) Nanine ! Nanine !… (Il rentre et sonne.) Nanine, non plus, ne répond pas. Qu'est-ce que cela veut dire ? Ce vide me fait froid. Il y a un malheur dans ce silence. Pourquoi ai-je laissé sortir Marguerite ? Elle me cachait

quelque chose. Elle pleurait ! Me tromperait-elle ?… Elle, me tromper ! À l'heure où elle pensait à me sacrifier tout… Mais il lui est peut-être arrivé quelque chose !… elle est peut-être blessée !… peut-être morte ! Il faut que je sache…

Il se dirige vers le jardin. Un commissionnaire se trouve face à face avec lui à la porte.

ARMAND, UN COMMISSIONNAIRE

LE COMMISSIONNAIRE.

M. Armand Duval ?

ARMAND.

C'est moi.

LE COMMISSIONNAIRE.

Voici une lettre pour vous.

ARMAND.

D'où vient-elle ?

LE COMMISSIONNAIRE.

De Paris.

ARMAND.

Qui vous l'a donnée ?

LE COMMISSIONNAIRE.

Une dame.

ARMAND.

Et comment êtes-vous arrivé jusqu'à ce pavillon ?

LE COMMISSIONNAIRE.

La grille du jardin était ouverte, je n'ai rencontré personne, j'ai vu de la lumière dans ce pavillon, j'ai pensé…

ARMAND.

C'est bien ; laissez-moi !

Le Commissionnaire se retire.

ARMAND, PUIS M. DUVAL.

ARMAND.

Cette lettre est de Marguerite… Pourquoi suis-je si ému ? Sans doute elle m'attend quelque part, et m'écrit d'aller la retrouver… (Il va pour ouvrir la lettre.) Je tremble. Allons, que je suis enfant ! (Pendant ce temps, M. Duval est entré et se tient derrière son fils. Armand lit.) « À l'heure où vous recevrez cette lettre, Armand… » (Il pousse un cri de colère. Il se retourne et voit son père. Il se jette dans ses bras en sanglotant.) Ah ! mon père ! mon père !

Acte IV

UN SALON TRÈS ÉLÉGANT CHEZ OLYMPE. — BRUIT D'ORCHESTRE ; DANSE ; MOUVEMENT, LUMIÈRES.

GASTON, ARTHUR, LE DOCTEUR, PRUDENCE, ANAÏS, INVITÉS ;
PUIS SAINT-GAUDENS ET OLYMPE.

GASTON, TAILLANT UNE BANQUE DE BACCARAT.

Allons, vos jeux, messieurs !

ARTHUR.

Combien y a-t-il en banque ?

GASTON.

Il y a cent louis.

ARTHUR.

Je mets cinq francs à droite.

GASTON.

C'était bien la peine de demander ce qu'il y avait pour mettre cinq francs !

ARTHUR.

Aimes-tu mieux que je joue dix louis sur parole ?

GASTON.

Non, non, non. (Au docteur.) Et vous, docteur, vous ne jouez pas ?

LE DOCTEUR.

Non.

GASTON.

Qu'est-ce que vous faites donc là-bas ?

LE DOCTEUR.

Je cause avec des femmes charmantes ; je me fais connaître.

GASTON.

Vous gagnez tant à être connu !

LE DOCTEUR.

Je ne gagne même qu'à cela.

On cause, on rit autour de la table.

GASTON.

Si c'est ainsi qu'on joue, je passe la main.

PRUDENCE.

Attends, je joue dix francs.

GASTON.

Où sont-ils ?

PRUDENCE.

Dans ma poche.

GASTON, RIANT.

Je donnerais quinze francs pour les voir.

PRUDENCE.

Allons, bon ! j'ai oublié ma bourse.

GASTON.

Voilà une bourse qui sait son métier. Tiens, prends ces vingt francs.

PRUDENCE.

Je te les rendrai.

GASTON.

Ne dis donc pas de bêtises. (donnant les cartes.= J'ai neuf !

Il ramasse l'argent.

PRUDENCE.

Il gagne toujours.

ARTHUR.

Voilà cinquante louis que je perds.

ANAÏS.

Docteur, guérissez donc Arthur de la maladie de faire de l'embarras.

LE DOCTEUR.

C'est une maladie de jeunesse qui se passera avec l'âge.

ANAÏS.

Il prétend avoir perdu mille francs ; il avait deux louis dans sa poche quand il est arrivé.

ARTHUR.

Comment le savez-vous ?

ANAÏS.

Avec ça qu'il faut regarder longtemps une poche, pour savoir ce qu'il y a dedans.

ARTHUR.

Qu'est-ce que ça prouve ? Ça prouve que je dois neuf cent soixante francs.

ANAÏS.

Je plains celui à qui vous les devez.

ARTHUR.

Vous avez tort, ma chère ; je paye toutes mes dettes, vous le savez bien.

GASTON.

Allons, messieurs, à vos jeux ; nous ne sommes pas ici pour nous amuser.

OLYMPE, ENTRANT AVEC SAINT-GAUDENS.

On joue donc toujours ici ?

ARTHUR.

Toujours.

OLYMPE.

Donnez-moi dix louis, Saint-Gaudens, que je joue un peu.

GASTON.

Olympe, votre soirée est charmante.

ARTHUR.

Saint-Gaudens sait ce qu'elle lui coûte.

OLYMPE.

Ce n'est pas lui qui le sait, c'est sa femme !

SAINT-GAUDENS.

Le mot est joli ! Ah ! vous voilà, docteur. (Bas.) Il faut que je vous consulte ; j'ai quelquefois des étourdissements.

LE DOCTEUR.

Dame !

OLYMPE.

Qu'est-ce qu'il demande ?

LE DOCTEUR.

Il croit avoir une maladie du cerveau.

OLYMPE.

Le fat ! J'ai perdu, Saint-Gaudens, jouez pour moi, et tâchez de gagner.

PRUDENCE.

Saint-Gaudens, prêtez-moi trois louis…

Il les donne.

ANAÏS.

Saint-Gaudens, allez me chercher une glace !

SAINT-GAUDENS.

Tout à l'heure !

ANAÏS.

Alors, racontez-nous l'histoire du fiacre jaune.

SAINT-GAUDENS.

J'y vais ! j'y vais !

Il sort.

PRUDENCE, À GASTON.

Te rappelles-tu l'histoire du fiacre jaune ?

GASTON.

Si je me la rappelle ! Je le crois bien ; c'est chez Marguerite qu'Olympe a voulu nous conter cela. À propos, est-ce qu'elle est ici, Marguerite ?

OLYMPE.

Elle doit venir.

GASTON.

Et Armand ?

PRUDENCE.

Armand n'est pas à Paris... Vous ne savez donc pas ce qui est arrivé ?

GASTON.

Non.

PRUDENCE.

Ils sont séparés.

ANAÏS.

Bah !

PRUDENCE.

Oui, Marguerite l'a quitté !

GASTON.

Quand donc ?

ANAÏS.

Il y a un mois, et qu'elle a bien fait !

GASTON.

Pourquoi cela ?

ANAÏS.

On doit toujours quitter les hommes avant qu'ils vous quittent.

ARTHUR.

Voyons, messieurs, joue-t-on, ou ne joue-t-on pas ?

GASTON.

Oh ! que tu es assommant, toi ! Crois-tu pas que je vais m'user les doigts à te retourner des cartes pour cent sous que tu joues ? Tous les Arthurs sont les mêmes. Heureusement, tu es le dernier Arthur.

SAINT-GAUDENS, RENTRANT.

Anaïs, voici la glace demandée.

ANAÏS.

Vous avez été bien long, mon pauvre vieux ; après ça, à votre âge…

GASTON, SE LEVANT.

Messieurs, la banque a sauté. — Quand on pense que, si l'on me disait : « Gaston, mon ami, on va te donner cinq cents francs, à condition que tu retourneras des cartes pendant tout une nuit, » je ne le voudrais pas, bien certainement. Eh bien, voilà deux heures que j'en retourne pour perdre deux mille francs ! Ah ! le jeu est un joli métier.

Un autre reprend la banque.

SAINT-GAUDENS.

Vous ne jouez plus ?

GASTON.

Non.

SAINT-GAUDENS, MONTRANT DEUX JOUEURS D'ÉCARTÉ AU FOND.

Parions-nous dans le jeu de ces messieurs ?

GASTON.

Pas de confiance. Est-ce que c'est vous qui les avez invités ?

SAINT-GAUDENS.

Ce sont des amis d'Olympe. Elle les a connus à l'étranger.

GASTON.

Ils sont jolis.

PRUDENCE.

Tiens ! voilà Armand !

LES MÊMES, ARMAND.

GASTON, à ARMAND.

Nous parlions de toi tout à l'heure.

ARMAND.

Et que disiez-vous ?

PRUDENCE.

Nous disions que vous étiez à Tours, et que vous ne viendriez pas.

ARMAND.

Vous vous trompiez.

GASTON.

Quand es-tu arrivé ?

ARMAND.

Il y a une heure.

PRUDENCE.

Eh bien, mon cher Armand, qu'est-ce que vous me conterez de neuf ?

ARMAND.

Mais rien, chère amie ; et vous ?

PRUDENCE.

Avez-vous vu Marguerite ?

ARMAND.

Non.

PRUDENCE.

Elle va venir.

ARMAND, FROIDEMENT.

Ah ! je la verrai, alors.

PRUDENCE.

Comme vous dites cela !

ARMAND.

Comment voulez-vous que je vous le dise ?

PRUDENCE.

Le cœur est donc guéri ?

ARMAND.

Tout à fait.

PRUDENCE.

Ainsi, vous ne pensez plus à elle ?

ARMAND.

Vous dire que je n'y pense plus du tout serait mentir ; mais Marguerite m'a donné mon congé d'une si verte façon, que je me suis trouvé bien sot d'en avoir été amoureux comme je l'ai été ; car j'ai été vraiment fort amoureux d'elle.

PRUDENCE.

Elle vous aimait bien aussi, et elle vous aime toujours un peu, mais il était temps qu'elle vous quittât. On allait vendre chez elle.

ARMAND.

Et maintenant, c'est payé ?

PRUDENCE.

Entièrement.

ARMAND.

Et c'est M. de Varville qui a fait les fonds ?

PRUDENCE.

Oui.

ARMAND.

Tout est pour le mieux, alors.

PRUDENCE.

Il y a des hommes faits exprès pour cela. Bref ! il en est arrivé à ses fins, il lui a rendu ses chevaux, ses bijoux, — tout son luxe d'autrefois !... Pour heureuse, elle est heureuse.

ARMAND.

Et elle est revenue à Paris ?

PRUDENCE.

Naturellement... Elle n'a jamais voulu retourner à Auteuil, mon cher, depuis que vous en êtes parti. C'est moi qui suis allée y chercher toutes ses affaires, et même les vôtres. Cela me fait penser que j'ai des objets à vous remettre ; vous les ferez prendre chez moi. Il n'y a qu'un petit portefeuille avec votre chiffre, que Marguerite a voulu prendre ; si vous y tenez, je le lui redemanderai.

ARMAND, AVEC ÉMOTION.

Qu'elle le garde !

PRUDENCE.

Du reste, je ne l'ai jamais vue comme elle est maintenant ; elle ne dort presque plus ; elle court les bals, elle passe les nuits. Dernièrement, après un souper, elle est restée trois jours au lit, et, quand le médecin lui a permis de se lever, elle a recommencé, au risque d'en mourir. Si cela continue, elle n'ira pas loin. Comptez-vous aller la voir ?

ARMAND.

Non, je compte même éviter toute espèce d'explications. Le passé est mort d'apoplexie, que Dieu ait son âme, s'il en avait une !

PRUDENCE.

Allons ! vous êtes raisonnable, j'en suis enchantée.

ARMAND, APERCEVANT GUSTAVE.

Ma chère Prudence, voici un de mes amis, à qui j'ai quelque chose à dire ; vous permettez ?

PRUDENCE.

Comment donc ! (Elle va au jeu.) Je fais dix francs !

LES MÊMES, GUSTAVE.

ARMAND.

Enfin ! Tu as reçu ma lettre ?

GUSTAVE.

Oui, puisque me voilà,

ARMAND.

Tu t'es demandé pourquoi je t'ai prié de venir a une de ces fêtes qui sont si peu dans tes habitudes ?

GUSTAVE.

Je l'avoue.

ARMAND.

Tu n'as pas vu Marguerite depuis longtemps ?

GUSTAVE.

Non ; pas depuis que je l'ai vue avec toi.

ARMAND.

Ainsi tu ne sais rien ?

GUSTAVE.

Rien ; instruis-moi.

ARMAND.

Tu croyais que Marguerite m'aimait, n'est-ce pas ?

GUSTAVE.

Je le crois encore.

ARMAND, LUI REMETTANT LA LETTRE DE MARGUERITE.

Lis !

GUSTAVE, APRÈS AVOIR LU.

C'est Marguerite qui a écrit cela ?

ARMAND.

C'est elle.

GUSTAVE.

Quand ?

ARMAND.

Il y a un mois.

GUSTAVE.

Qu'as-tu répondu à cette Lettre ?

ARMAND.

Que voulais-tu que je répondisse ? Le coup était si inattendu, que j'ai cru que j'allais devenir fou. Comprends-tu ? elle, Marguerite ! me tromper ! moi qui l'aimais tant ! Ces filles n'ont décidément pas d'âme. J'avais besoin d'une affection réelle pour m'aider à vivre après ce qui venait de se passer. Je me laissai conduire par mon père, comme une chose inerte. Nous arrivâmes à Tours. Je crus d'abord que j'allais pouvoir y vivre, c'était impossible ; je ne dormais plus, j'étouffais. J'avais trop aimé cette femme, pour qu'elle pût me devenir indifférente tout à coup ; il fallait ou que je l'aimasse, ou que je la haïsse ! Enfin, je ne pouvais plus y tenir ; il me semblait que j'allais mourir, si je ne la revoyais pas, si je ne lui entendais pas me dire elle-même ce qu'elle m'avait écrit. Je suis venu ici, car elle y viendra. Ce qui va se passer, je n'en sais rien, mais il va évidemment se passer quelque chose, et je puis avoir besoin d'un ami.

GUSTAVE.

Je suis tout à toi, mon cher Armand ; mais au nom du ciel, réfléchis, tu as affaire à une femme ; le mal qu'on fait à une femme ressemble fort à une lâcheté.

ARMAND.

Soit ! elle a un amant ; il m'en demandera raison. Si je fais une lâcheté, j'ai assez de sang pour la payer !

UN DOMESTIQUE, ANNONÇANT.

Mademoiselle Marguerite Gautier ! M. le baron de Varville !

ARMAND.

Les voilà !

LES MÊMES, VARVILLE, MARGUERITE.

OLYMPE, ALLANT AU-DEVANT DE MARGUERITE.

Comme tu arrives tard !

VARVILLE.

Nous sortons de l'Opéra.

VARVILLE DONNE DES POIGNÉES DE MAIN AUX HOMMES QUI SONT LÀ.

PRUDENCE, À MARGUERITE.

Ça va bien ?

MARGUERITE.

Très bien !

PRUDENCE, BAS.

Armand est ici.

MARGUERITE, TROUBLÉE.

Armand ?

PRUDENCE.

Oui !

EN CE MOMENT, ARMAND, QUI S'EST APPROCHÉ DE LA TABLE DE JEU, REGARDE MARGUERITE ; ELLE LUI SOURIT TIMIDEMENT ; IL LA SALUE AVEC FROIDEUR.

MARGUERITE.

J'ai eu tort de venir à ce bal.

PRUDENCE.

Au contraire ; il faut qu'un jour ou l'autre vous vous retrouviez avec Armand, mieux vaut plus tôt que plus tard.

MARGUERITE.

Il vous a parlé ?

PRUDENCE.

Oui.

MARGUERITE.

De moi ?

PRUDENCE.

Naturellement.

MARGUERITE.

Et il vous a dit ?...

PRUDENCE.

Qu'il ne vous en veut pas, que vous avez eu raison.

MARGUERITE.

Tant mieux, si cela est ; mais il est impossible que cela soit ; il m'a salué trop froidement, et il est trop pâle.

VARVILLE, BAS, À MARGUERITE.

M. Duval est là, Marguerite.

MARGUERITE.

Je le sais.

VARVILLE.

Vous me jurez que vous ignoriez sa présence ici quand vous y êtes venue ?

MARGUERITE.

Je vous le jure.

VARVILLE.

Et vous me promettez de ne pas lui parler ?

MARGUERITE.

Je vous le promets ; mais je ne puis pas vous promettre de ne pas lui répondre, s'il me parle. — Prudence, restez auprès de moi.

LE DOCTEUR, À MARGUERITE.

Bonsoir, madame.

MARGUERITE.

Ah ! c'est vous, docteur. Comme vous me regardez !

LE DOCTEUR.

Je crois que c'est ce que j'ai de mieux à faire, quand je suis en face de vous.

MARGUERITE.

Vous me trouvez changée, n'est-ce pas ?

LE DOCTEUR.

Soignez-vous, soignez-vous, je vous en prie. J'irai vous voir demain, pour vous gronder à mon aise.

MARGUERITE.

C'est cela ! grondez-moi, je vous aimerai bien. Est-ce que vous vous en allez déjà ?

LE DOCTEUR.

Non, mais cela ne tardera pas ; j'ai le même malade à voir tous les jours à la même heure, depuis six mois.

MARGUERITE.

Quelle fidélité !

Il lui serre la main et s'éloigne.

GUSTAVE, s'approchant de MARGUERITE.

Bonjour, Marguerite.

MARGUERITE.

Oh ! que je suis heureuse de vous voir, mon bon Gustave ! Est-ce que Nichette est là ?

GUSTAVE.

Non.

MARGUERITE.

Pardon ! Nichette ne doit pas venir ici. — Aimez-la bien, Gustave ; c'est si bon d'être aimé !

Elle essuie ses yeux.

GUSTAVE.

Qu'avez-vous ?

MARGUERITE.

Je suis bien malheureuse, allez !

GUSTAVE.

Voyons, ne pleurez pas ! Pourquoi êtes-vous venue ?

MARGUERITE.

Est-ce que je suis ma maîtresse ? et, d'ailleurs, est-ce qu'il ne faut pas que je m'étourdisse ?

GUSTAVE.

Eh bien, si vous m'en croyez, quittez ce bal bientôt.

MARGUERITE.

pourquoi ?

GUSTAVE.

Parce qu'on ne sait pas ce qui peut arriver… Armand…

MARGUERITE.

Armand me hait et me méprise, n'est-ce pas ?

GUSTAVE.

Non, mais Armand vous aime. Voyez comme il est fiévreux ! il n'est pas maître de lui. Il pourrait y avoir une affaire entre lui et M. de Varville. Prétextez une indisposition, et partez.

MARGUERITE.

Un duel pour moi, entre Varville et Armand ! C'est juste, il faut que je parte.

Elle se lève.

VARVILLE, S'APPROCHANT D'ELLE.

Où allez-vous ?

MARGUERITE.

Mon ami, je suis souffrante, et désire me retirer.

VARVILLE.

Non, vous n'êtes pas souffrante, Marguerite : vous voulez vous retirer parce que M. Duval est là, et qu'il ne paraît pas faire attention à vous ; mais vous comprenez que, moi, je ne veux ni ne dois quitter l'endroit où je suis parce qu'il y est. Nous sommes à ce bal, restons-y.

OLYMPE, HAUT.

Qu'est-ce qu'on jouait ce soir à l'Opéra ?

VARVILLE.

La Favorite.

ARMAND.

L'histoire d'une femme qui trompe son amant.

PRUDENCE.

Fi ! que c'est commun !

ANAÏS.

C'est-à-dire que ce n'est pas vrai ; il n'y a pas de femme qui trompe son amant.

ARMAND.

Je vous réponds qu'il y en a, moi.

ANAÏS.

Où donc ?

ARMAND.

Partout.

OLYMPE.

Oui, mais il y a amant et amant.

ARMAND.

Comme il y a femme et femme.

GASTON.

Ah çà ! mon cher Armand, tu joues un jeu d'enfer.

ARMAND.

C'est pour voir si le proverbe est vrai, « Malheureux en amour, heureux au jeu. »

GASTON.

Ah ! tu dois être crânement malheureux en amour, car tu es crânement heureux au jeu.

ARMAND.

Mon cher, je compte faire ma fortune ce soir, et quand j'aurai gagné beaucoup d'argent, je m'en irai vivre à la campagne.

OLYMPE.

Seul ?

ARMAND.

Non, avec quelqu'un qui m'y a déjà accompagné une fois, et qui m'a quitté. Peut-être quand je serai plus riche… (À part.) Elle ne répondra donc rien !

GUSTAVE.

Tais-toi, Armand ! vois dans quel état est cette pauvre fille !

ARMAND.

C'est une bonne histoire ; il faut que je vous la raconte. Il y a là-dedans un monsieur qui apparaît à la fin, une espèce de Deus ex machina, qui est un type adorable.

VARVILLE, S'AVANÇANT.

Monsieur !

MARGUERITE, BAS, À VARVILLE.

Si vous provoquez M. Duval vous me revoyez de votre vie.

ARMAND, À VARVILLE.

Ne me parlez-vous pas, monsieur ?

VARVILLE.

En effet, monsieur ; vous êtes si heureux au jeu que votre veine me tente, et je comprends si bien l'emploi que vous voulez faire de votre gain, que j'ai hâte de vous voir gagner davantage et vous propose une partie.

ARMAND, LE REGARDANT EN FACE.

Que j'accepte de grand cœur, monsieur.

VARVILLE, PASSANT DEVANT ARMAND.

Je tiens cent louis, monsieur.

ARMAND, ÉTONNÉ ET DÉDAIGNEUX.

Va pour cent louis ! de quel côté, monsieur ?

VARVILLE.

Du côté que vous ne prendrez pas.

ARMAND.

Cent louis à gauche.

VARVILLE.

Cent louis à droite.

GASTON.

Àdroite, quatre ; à gauche, neuf. Armand a gagné !

VARVILLE.

Deux cents louis, alors.

ARMAND.

Va pour deux cents louis ; mais prenez garde, monsieur, si le proverbe dit : « Malheureux en amour, heureux au jeu, » il dit aussi : « Heureux en amour, malheureux au jeu. »

GASTON.

Six ! huit ! c'est encore Armand qui gagne.

OLYMPE.

Allons ! c'est le baron qui payera la campagne de M. Duval.

MARGUERITE, À OLYMPE.

Mon Dieu, que va-t-il se passer ?

OLYMPE.

Allons, messieurs ; à table, le souper est servi.

ARMAND.

Continuons-nous la partie, monsieur ?

VARVILLE.

Non ; pas en ce moment.

ARMAND.

Je vous dois une revanche ; je vous la promets au jeu que vous choisirez.

VARVILLE.

Soyez tranquille, monsieur, je profiterai de votre bonne volonté !

OLYMPE, PRENANT LE BRAS D'ARMAND.

Tu as une rude veine, toi.

ARMAND.

Ah ! tu me tutoies quand je regagne.

VARVILLE.

Venez-vous, Marguerite ?

MARGUERITE.

Pas encore, j'ai quelques mots à dire à Prudence.

VARVILLE.

Si dans dix minutes vous n'êtes pas venue nous rejoindre, je reviens vous chercher ici, Marguerite, je vous en préviens.

MARGUERITE.

C'est bien, allez !

PRUDENCE, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Allez trouver Armand, et, au nom de ce qu'il a de plus sacré, priez-le de venir m'entendre ; il faut que je lui parle.

PRUDENCE.

Et s'il refuse ?

MARGUERITE.

Il ne me refusera pas, il me déteste trop pour ne pas saisir l'occasion de me le dire… Allez !

MARGUERITE, SEULE.

Voyons, tâchons d'être calme ; il faut qu'il continue de croire ce qu'il croit. Aurai-je la force de tenir la promesse que j'ai faite à son père ? Mon Dieu ! faites qu'il me méprise et me haïsse, puisque c'est le seul moyen d'empêcher un malheur… Le voici !

MARGUERITE, ARMAND.

ARMAND.

Vous m'avez fait demander, madame ?

MARGUERITE.

Oui, Armand, j'ai à vous parler.

ARMAND.

Parlez, je vous écoute. Vous allez vous disculper ?

MARGUERITE.

Non, Armand, il ne sera pas question de cela. Je vous supplierai même de ne plus revenir sur le passé.

ARMAND.

Vous avez raison, madame, il y a trop de honte pour vous.

MARGUERITE.

Oh ! ne m'accablez pas, Armand. Écoutez-moi sans haine, sans colère, sans mépris ! Voyons, Armand, donnez-moi votre main.

ARMAND.

Jamais, madame ! Si c'est là tout ce que vous aviez à me dire…

Il fait mine de se retirer.

MARGUERITE.

Qui aurait cru que vous repousseriez un jour la main que je vous tendrais ? Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, Armand, il faut que vous repartiez.

ARMAND.

Que je reparte ?

MARGUERITE.

Oui ! que vous retourniez auprès de votre père, et cela tout de suite.

ARMAND.

Et pourquoi, madame ?

MARGUERITE.

Parce que M. de Varville va vous provoquer, et que je ne veux pas qu'il arrive un malheur pour moi. Je veux être seule à souffrir.

ARMAND.

Ainsi vous me conseillez de fuir une provocation ! Vous me conseillez une lâcheté ! Quel autre conseil, en effet, pourrait donner une femme comme vous ?

MARGUERITE.

Armand, je vous jure que, depuis un mois, j'ai tant souffert, que c'est à peine si j'ai la force de le dire ; je sens bien le mal qui augmente et me brûle. Au nom de notre amour passé, au nom de ce que je souffrirai encore, Armand, au nom de votre mère et de votre sœur, fuyez-moi, retournez auprès de votre père et oubliez jusqu'à mon nom, si vous pouvez.

ARMAND.

Je comprends, madame : vous tremblez pour votre amant qui représente votre fortune. Je puis vous ruiner d'un coup de pistolet ou d'un coup d'épée. Ce serait là, en effet, un grand malheur.

MARGUERITE.

Vous pouvez être tué, Armand, voilà le malheur véritable !

ARMAND.

Que vous importe que je vive ou que je meure ! Quand vous m'avez écrit : « Armand, oubliez-moi, je suis la maîtresse d'un autre ! » vous êtes-vous souciée de ma vie ? Si je ne suis pas mort, après cette lettre, c'est qu'il me restait à me venger. Ah ! vous avez cru que cela se passerait ainsi, que vous me briseriez le cœur, et que je ne m'en prendrais ni à vous ni à votre complice ! Non, madame, non. Je suis revenu à

Paris, c'est entre M. de Varville et moi une question de sang ! Dussiez-vous en mourir aussi, je le tuerai ! je vous le jure.

MARGUERITE.

M. de Varville est innocent de tout ce qui se passe.

ARMAND.

Vous l'aimez, madame ! c'est assez, pour que je le haïsse.

MARGUERITE.

Et vous savez bien que je n'aime pas, que je ne puis aimer cet homme !

ARMAND.

Alors, pourquoi vous êtes-vous donnée à lui ?

MARGUERITE.

Ne me le demandez pas, Armand ! je ne puis vous le dire.

ARMAND.

Eh bien ! je vais vous le dire, moi. Vous vous êtes donnée à lui, parce que vous êtes une fille sans cœur et sans loyauté, parce que votre amour appartient à qui le paye, et que vous avez fait une marchandise de votre cœur ; parce qu'en vous trouvant en face du sacrifice que vous alliez me faire, le courage vous a manqué, et que vos instincts ont repris le dessus ; parce qu'enfin cet homme qui vous dévouait sa vie, qui vous livrait son honneur, ne valait pas pour vous les chevaux de votre voiture et les diamants de votre cou.

MARGUERITE.

Eh bien, oui, j'ai fait tout cela. Oui, je suis une infâme et misérable créature, qui ne t'aimait pas ; je t'ai trompé. Mais plus je suis infâme, moins tu dois te souvenir de moi, moins tu dois exposer pour moi ta vie et la vie de ceux qui t'aiment. Armand, à genoux, je t'en supplie, pars, quitte Paris et ne regarde pas en arrière !

ARMAND.

Je le veux bien, mais à une condition.

MARGUERITE.

Quelle qu'elle soit, je l'accepte.

ARMAND.

Tu partiras avec moi.

MARGUERITE, reculant.

Jamais !

ARMAND.

Jamais !

MARGUERITE.

Oh ! mon Dieu ! donnez-moi le courage !

ARMAND.

Écoute, Marguerite ; je suis fou, j'ai la fièvre, mon sang brûle, mon cerveau bout, je suis dans cet état de passion où l'homme est capable de tout, même d'une infamie. J'ai cru un moment que c'était la haine qui me poussait vers toi ; c'était l'amour, amour invincible, irritant, haineux, augmenté de remords, de mépris et de honte, car je me méprise de le ressentir encore, après ce qui s'est passé. Eh bien, dis-moi un mot de repentir, rejette ta faute sur le hasard, sur la fatalité, sur ta faiblesse, et j'oublie tout. Que m'importe cet homme ? Je ne le hais que si tu l'aimes. Dis-moi seulement que tu m'aimes encore, je te pardonnerai, Marguerite, nous fuirons Paris, c'est-à-dire le passé, nous irons au bout de la terre s'il le faut, jusqu'à ce que nous ne rencontrions plus un visage humain, et que nous soyons seuls dans le monde avec notre amour.

MARGUERITE, épuisée.

Je donnerais ma vie pour une journée du bonheur que tu me proposes, mais ce bonheur est impossible.

ARMAND.

Encore !

MARGUERITE.

Un abîme nous sépare ; nous serions trop malheureux. Nous ne pouvons plus nous aimer ; pars, oublie-moi, il le faut, je l'ai juré.

ARMAND.

Àqui ?

MARGUERITE.

Àqui avait le droit de demander ce serment.

ARMAND, DONT LA COLÈRE VA CROISSANT.

À M. de Varville, n'est-ce pas ?

MARGUERITE.

Oui.

ARMAND.

À M. de Varville que vous aimez ; dites-moi que vous l'aimez, et je pars.

MARGUERITE.

Eh bien ! oui, j'aime M. de Varville.

ARMAND LA JETTE À TERRE ET LÈVE LES DEUX MAINS SUR ELLE, PUIS IL SE PRÉCIPITE VERS LA PORTE, ET, VOYANT LES INVITÉS QUI SONT DANS L'AUTRE SALON, IL CRIE.

Entrez tous.

MARGUERITE.

Que faites-vous ?

ARMAND.

Vous voyez cette femme.

TOUS.

Marguerite Gautier !...

ARMAND.

Oui ! Marguerite Gautier. Savez-vous ce qu'elle a fait ? Elle a vendu tout ce qu'elle possédait pour vivre avec moi, tant elle m'aimait. Cela est beau, n'est-ce pas ? Savez-vous ce que j'ai fait, moi ? Je me suis conduit comme un misérable. J'ai accepté le sacrifice sans lui rien donner en échange. Mais il n'est pas trop tard, je me

repens et je reviens pour réparer tout cela. Vous êtes tous témoins que je ne dois plus rien à cette femme.

Il lui jette des billets de banque.

MARGUERITE, POUSSANT UN CRI ET TOMBANT À LA RENVERSE.

Ah !

VARVILLE, À ARMAND AVEC MÉPRIS, EN LUI JETANT SES GANTS AU VISAGE.

Décidément, monsieur, vous êtes un lâche !

On se précipite entre eux.

Acte V

Chambre à coucher de Marguerite. — Lit au fond ; rideaux à moitié fermés. — Cheminée à droite ; devant la cheminée, un canapé sur lequel est étendu Gaston. — Pas d'autre lumière qu'une veilleuse.

MARGUERITE, COUCHÉ ET ENDORMIE ; GASTON.

GASTON, RELEVANT LA TÊTE ET ÉCOUTANT.

Je me suis assoupi un instant… Pourvu qu'elle n'ait pas eu besoin de moi pendant ce temps-là ! Non, elle dort… Quelle heure est-il ?… Sept heures… Il ne fait pas encore jour… Je vais rallumer le feu.

Il tisonne.

MARGUERITE, S'ÉVEILLANT.

Nanine, donne-moi à boire.

GASTON.

Voilà, chère enfant.

MARGUERITE, SOULEVANT LA TÊTE.

Qui donc est là ?

GASTON, PRÉPARANT UNE TASSE DE TISANE.

C'est moi, Gaston.

MARGUERITE.

Comment vous trouvez-vous dans ma chambre ?

GASTON, LUI DONNANT LA TASSE.

Bois d'abord, tu le sauras après. — Est-ce assez sucré ?

MARGUERITE.

Oui.

GASTON.

J'étais né pour être garde-malade.

MARGUERITE.

Où est donc Nanine ?

GASTON.

Elle dort. Quand je suis venu sur les onze heures du soir, pour savoir de tes nouvelles, la pauvre fille tombait de fatigue ; moi, au contraire, j'étais tout éveillé. Tu dormais déjà... Je lui ai dit d'aller se coucher. Je me suis mis là, sur le canapé, près du feu, et j'ai fort bien passé la nuit. Cela me faisait du bien, de t'entendre dormir ; il me semblait que je dormais moi-même. Comment te sens-tu ce matin ?

MARGUERITE.

Bien, mon brave Gaston ; mais à quoi bon vous fatiguer ainsi ?...

GASTON.

Je passe assez de nuits au bal... quand j'en passerais quelques-unes à veiller une malade ! — Et puis j'avais quelque chose à te dire.

MARGUERITE.

Que voulez-vous me dire ?

GASTON.

Tu es gênée ?

MARGUERITE.

Comment gênée ?

GASTON.

Oui, tu as besoin d'argent. Quand je suis venu hier, j'ai vu un huissier dans le salon. Je l'ai mis à la porte, en le payant. Mais ce n'est pas tout ; il n'y a pas d'argent ici, et il faut qu'il y en ait. Moi, je n'en ai pas beaucoup. J'ai perdu pas mal au jeu, et j'ai fait un tas d'emplettes inutiles pour le premier de l'an. (Il l'embrasse.) Et je te réponds que je te la souhaite bonne et heureuse… Mais enfin voilà toujours vingt-cinq louis que je vais mettre dans le tiroir là-bas. Quand il n'y en aura plus, il y en aura encore.

MARGUERITE, ÉMUE.

Quel cœur ! Et dire que c'est vous, un écervelé, comme on vous appelle, vous qui n'avez jamais été que mon ami qui me veillez, et prenez ainsi soin de moi…

GASTON.

C'est toujours comme ça… Maintenant, sais-tu ce que nous allons faire ?

MARGUERITE.

Dites.

GASTON.

Il fait un temps superbe ! Tu avez dormi huit bonnes heures ; tu vas dormir encore un peu. De une heure à trois heures, il fera un beau soleil ; je viendrai te prendre ; tu t'envelopperas bien ; nous irons nous promener en voiture ; et qui dormira bien la nuit prochaine ? ce sera Marguerite. Jusque-là, je vais aller voir ma mère, qui va me recevoir Dieu sait comment ; il y a plus de quinze jours que je ne l'ai vue ! Je déjeune avec elle, et à une heure je suis ici. Cela te va-t-il ?

MARGUERITE.

Je tâcherai d'avoir la force…

GASTON.

Tu l'auras, tu l'auras ! (Nanine entre.) Entrez, Nanine, entre ! Marguerite est réveillée.

LES MÊMES, NANINE.

MARGUERITE.

Tu étais donc bien fatiguée, ma pauvre Nanine ?

NANINE.

Un peu, madame.

MARGUERITE.

Ouvre la fenêtre et donne un peu de jour. Je veux me lever.

NANINE, OUVRANT LA FENÊTRE ET REGARDANT DANS LA RUE.

Madame, voici le docteur.

MARGUERITE.

Bon docteur ! sa première visite est toujours pour moi. — Gaston, ouvrez la porte en vous en allant. — Nanine, aide-moi à me lever.

NANINE.

Mais, madame…

MARGUERITE.

Je le veux.

GASTON.

Àtantôt.

Il sort.

MARGUERITE.

Àtantôt.

Elle se lève et retombe ; enfin, soulevée par Nanine, elle marche vers le canapé, le docteur entre à temps pour l'aider à s'y asseoir.

MARGUERITE, NANINE, LE DOCTEUR.

MARGUERITE.

Bonjour, mon cher docteur ; que vous êtes bon de penser ainsi à moi dès le matin ! — Nanine, va voir s'il y a des lettres.

LE DOCTEUR.

Donnez-moi votre main. (Il la prend) Comment vous sentez-vous ?

MARGUERITE.

Mal et mieux ! Mal de corps, mieux d'esprit. Hier au soir j'ai eu tellement peur de mourir, que j'ai envoyé chercher un prêtre. J'étais triste, désespérée, j'avais peur de la mort ; cet homme est entré, il a causé une heure avec moi, et désespoir, terreur, remords, il a tout emporté avec lui. Alors, je me suis endormie, et je viens de me réveiller.

LE DOCTEUR.

Tout va bien, madame, et je vous promets une entière guérison pour les premiers jours du printemps.

MARGUERITE.

Merci, docteur… C'est votre devoir de me parler ainsi. Quand Dieu a dit que le mensonge serait un péché, il a fait une exception pour les médecins, et il leur a permis de mentir autant de fois par jour qu'ils verraient de malades. (À Nanine, qui rentre.) Qu'est-ce que tu apportes là ?

NANINE.

Ce sont des cadeaux, madame.

MARGUERITE.

Ah ! oui, c'est aujourd'hui le 1 janvier !… Que de choses depuis l'année dernière ! Il y a un an, à cette heure, nous étions à table, nous chantions, nous donnions à l'année qui naissait le même sourire que nous venions de donner à l'année morte. Où est le temps, mon bon docteur, où nous riions encore ? (Ouvrant les paquets.) Une bague avec la carte de Saint-Gaudens. — Brave cœur ! Un bracelet, avec la carte du comte de Giray, qui m'envoie cela de Londres. — Quel cri il pousserait s'il me voyait dans l'état où je suis !… et puis des bonbons… Allons, les hommes ne sont pas aussi oublieux que je le croyais ! Vous avez une petite nièce, docteur !

LE DOCTEUR.

Oui, madame.

MARGUERITE.

Portez-lui tous ces bonbons, à cette chère enfant ; il y a longtemps que je n'en mange plus, moi ! (À Nanine.) Voilà tout ce que tu as ?

NANINE.

J'ai une lettre.

MARGUERITE.

Qui peut m'écrire ? (Prenant la lettre et l'ouvrant.) Descends ce paquet dans la voiture du docteur. (Lisant.) « Ma bonne Marguerite, je suis allée vingt fois pour te voir, et je n'ai jamais été reçue ; cependant je ne veux pas que tu manques au fait le plus heureux de ma vie ; je me marie le 1 janvier : c'est le cadeau de nouvelle année que Gustave me gardait ; j'espère que tu ne seras pas la dernière à assister à la cérémonie, cérémonie bien simple, bien humble, et qui aura lieu à neuf heures du matin, dans la chapelle de Sainte-Thérèse, à l'église de la Madeleine. — Je t'embrasse de toute la force d'un cœur heureux. Nichette. » Il y aura donc du bonheur pour tout le monde, excepté pour moi ! Allons, je suis une ingrate. — Docteur, fermez cette fenêtre, j'ai froid, et donnez-moi de quoi écrire.

Elle laisse tomber sa tête dans ses mains ; le docteur prend l'encrier sur la cheminée et donne le buvard à Marguerite.

NANINE, BAS, AU DOCTEUR, QUAND IL S'EST ÉLOIGNÉ.

Eh bien, docteur ?...

LE DOCTEUR, SECOUANT LA TÊTE.

Elle est bien mal !

MARGUERITE, À PART.

Ils croient que je ne les entends pas... (Haut.) Docteur, rendez-moi le service, en vous en allant, de remettre cette lettre à l'église où se marie Nichette, et recommandez qu'on ne la lui remette qu'après la cérémonie. (Elle écrit, plie la lettre et la cachette.) Tenez, et merci. (Elle lui serre la main.) N'oubliez pas, et revenez tantôt si vous pouvez...

Le docteur sort.

MARGUERITE, NANINE.

MARGUERITE.

Maintenant, mets un peu d'ordre dans cette chambre. (On sonne.) On a sonné, va ouvrir.

Nanine sort.

NANINE, RENTRANT.

C'est madame Duvernoy qui voudrait voir madame.

MARGUERITE.

Qu'elle entre !

LES MÊMES, PRUDENCE.

PRUDENCE.

Eh bien, ma chère Marguerite, comment allez-vous, ce matin ?

MARGUERITE.

Mieux, ma chère Prudence, je vous remercie.

PRUDENCE.

Renvoyez donc Nanine un instant ; j'ai à vous parler, à vous seule.

MARGUERITE.

Nanine, va ranger de l'autre côté ; je t'appellerai quand j'aurai besoin de toi…

Nanine sort.

PRUDENCE.

J'ai un service à vous demander, ma chère Marguerite.

MARGUERITE.

Dites.

PRUDENCE.

Êtes-vous en fonds ?…

MARGUERITE.

Vous savez que je suis gênée depuis quelque temps ; mais, enfin, dites toujours.

PRUDENCE.

C'est aujourd'hui le premier de l'an ; j'ai des cadeaux à faire, il me faudrait absolument deux cents francs ; pouvez-vous me les prêter jusqu'à la fin du mois ?

MARGUERITE, LEVANT LES YEUX AU CIEL.

La fin du mois !

PRUDENCE.

Si cela vous gêne…

MARGUERITE.

J'avais un peu besoin de l'argent qui reste là…

PRUDENCE.

Alors, n'en parlons plus.

MARGUERITE.

Qu'importe ! ouvrez ce tiroir…

PRUDENCE.

Lequel ? (Elle ouvre plusieurs tiroirs.) Ah ! celui du milieu.

MARGUERITE.

Combien y a-t-il ?

PRUDENCE.

Cinq cents francs.

MARGUERITE.

Eh bien, prenez les deux cents francs dont vous avez besoin.

PRUDENCE.

Et vous aurez assez du reste ?

MARGUERITE.

J'ai ce qu'il me faut ; ne vous inquiétez pas de moi.

PRUDENCE, PRENANT L'ARGENT.

Vous me rendez un véritable service.

MARGUERITE.

Tant mieux, ma chère Prudence !

PRUDENCE.

Je vous laisse ; je reviendrai vous voir. Vous avez meilleure mine.

MARGUERITE.

En effet, je vais mieux.

PRUDENCE.

Les beaux jours vont venir vite, l'air de la campagne achèvera votre guérison.

MARGUERITE.

C'est cela.

PRUDENCE, SORTANT.

Merci encore une fois !

MARGUERITE.

Renvoyez-moi Nanine.

PRUDENCE.

Oui.

Elle sort.

NANINE, RENTRANT.

Elle est encore venue vous demander de l'argent ?

MARGUERITE.

Oui.

NANINE.

Et vous le lui avez donné ?…

MARGUERITE.

C'est si peu de chose que l'argent, et elle en avait un si grand besoin, disait-elle… Il nous en faut cependant ; il y a des étrennes à donner. Prends ce bracelet qu'on vient de m'envoyer, va le vendre et reviens vite.

NANINE.

Mais pendant ce temps…

MARGUERITE.

Je puis rester seule, je n'aurai besoin de rien ; d'ailleurs, tu ne seras pas longtemps, tu connais le chemin du marchand ; il m'a assez acheté depuis trois mois.

Nanine sort.

MARGUERITE, LISANT UNE LETTRE QU'ELLE PREND DANS SON SEIN.

« Madame, j'ai appris le duel d'Armand et de M. de Varville, non par mon fils, car il est parti sans même venir m'embrasser. Le croiriez-vous, madame ? je vous accusais de ce duel et de ce départ. Grâce à Dieu, M. de Varville est déjà hors de danger, et je sais tout. Vous avez tenu votre serment au delà même de vos forces, et toutes ces secousses ont ébranlé votre santé. J'écris toute la vérité à Armand. Il est loin, mais il reviendra vous demander non seulement son pardon, mais le mien, car j'ai été forcé de vous faire du mal et je veux le réparer. Soignez-vous bien, espérez ; votre courage et votre abnégation méritent un meilleur avenir ; vous l'aurez, c'est moi qui vous le promets. En attendant, recevez l'assurance de mes sentiments de sympathie, d'estime et de dévouement. — Georges Duval. — 15 novembre. » Voilà six semaines que le père d'Armand m'a écrit cette lettre et que je la relis sans cesse pour me rendre un peu de courage. Si je recevais seulement un mot d'Armand, si je pouvais atteindre au printemps ! (Elle se lève et se regarde dans la glace.) Comme je suis changée ! Cependant le docteur m'a promis de me guérir. J'aurai patience. Mais, tout à l'heure, avec Nanine ne me condamnait-il pas ? Je l'ai entendu, il disait que j'étais bien mal. Bien mal ! c'est encore de l'espoir, c'est encore quelques mois à vivre, et, si, pendant ce temps, Armand revenait, je serais sauvée. Le premier jour de l'année, c'est bien le moins qu'on espère. D'ailleurs, j'ai toute ma raison. Si j'étais en danger réel, Gaston n'aurait pas le courage de rire à mon chevet, comme il faisait tout à l'heure. Le médecin ne me quitterait pas. (À la fenêtre.) Quelle joie dans les

familles ! Oh ! le bel enfant, qui rit et gambade en tenant ses jouets, je voudrais embrasser cet enfant.

NANINE, MARGUERITE.

NANINE, VENANT À MARGUERITE, APRÈS AVOIR DÉPOSÉ SUR LA CHEMINÉE L'ARGENT QU'ELLE APPORTE.

Madame…

MARGUERITE.

Qu'as-tu, Nanine ?

NANINE.

Vous vous sentez mieux aujourd'hui, n'est-ce pas ?

MARGUERITE.

Oui ; pourquoi ?

NANINE.

Promettez-moi d'être calme.

MARGUERITE.

Mais qu'arrive-t-il ?

NANINE.

J'ai voulu vous prévenir… une joie trop brusque est si difficile à porter !

MARGUERITE.

Une joie, dis-tu ?

NANINE.

Oui, madame.

MARGUERITE.

Armand ! Tu as vu Armand ?… Armand vient me voir !… (Nanine fait signe que oui. — Courant à la porte.) Armand ! (Il paraît pâle ; elle se jette à son cou, elle se cramponne à lui.) Oh ! ce n'est pas toi, il est impossible que Dieu soit si bon !

MARGUERITE, ARMAND.

ARMAND.

C'est moi, Marguerite, moi, si repentant, si inquiet, si coupable, que je n'osais franchir le seuil de cette porte. Si je n'eusse rencontré Nanine, je serais resté dans la rue à prier et à pleurer. Marguerite, ne me maudis pas ! Mon père m'a tout écrit ! j'étais bien loin de toi, je ne savais où aller pour fuir mon amour et mes remords... Je suis parti comme un fou, voyageant nuit et jour, sans repos, sans trêve, sans sommeil, poursuivi de pressentiments sinistres, voyant de loin la maison tendue de noir. Oh ! si je ne t'avais pas trouvée, je serais mort, car c'est moi qui t'aurais tuée ! Je n'ai pas encore vu mon père. Marguerite, dis-moi que tu nous pardonnes à tous deux. Ah ! que c'est bon, de te revoir !

MARGUERITE.

Te pardonner, mon ami ? Moi seule étais coupable ! Mais, pouvais-je faire autrement ? Je voulais ton bonheur, même aux dépens du mien. Mais maintenant, ton père ne nous séparera plus, n'est-ce pas ? Ce n'est plus ta Marguerite d'autrefois que tu retrouves ; cependant, je suis jeune encore, je redeviendrai belle, puisque je suis heureuse. Tu oublieras tout. Nous commencerons à vivre à partir d'aujourd'hui.

ARMAND.

Oh ! non, je ne te quitte plus... Écoute, Marguerite, nous allons à l'instant même quitter cette maison. Nous ne reverrons jamais Paris. Mon père sait qui tu es. Il t'aimera comme le bon génie de son fils. Ma sœur est mariée. L'avenir est à nous.

MARGUERITE.

Oh ! parle-moi ! parle-moi ! Je sens mon âme qui revient avec tes paroles, la santé qui renaît sous ton souffle. Je le disais ce matin, qu'une seule chose pouvait me sauver. Je ne l'espérais plus, et te voilà ! Nous n'allons pas perdre de temps, va, et, puisque la vie passe devant moi, je vais l'arrêter au passage. Tu ne sais pas ? Nichette se marie. Elle épouse Gustave ce matin. Nous la verrons. Cela nous fera du bien d'entrer dans une église, de prier Dieu et d'assister au bonheur des autres. Quelle surprise la Providence me gardait pour le premier jour de l'année ! Mais dis-moi donc encore que tu m'aimes !

ARMAND.

Oui, je t'aime, Marguerite, toute ma vie est à toi.

MARGUERITE, À NANINE QUI EST RENTRÉE.

Nanine, donne-moi tout ce qu'il faut pour sortir.

ARMAND.

Bonne Nanine ! Vous avez eu bien soin d'elle ; merci !

MARGUERITE.

Tous les jours, nous parlions de toi toutes les deux ; car personne n'osait plus prononcer ton nom. C'est elle qui me consolait, qui me disait que nous nous reverrions ! Elle ne mentait pas. Tu as vu de beaux pays. Tu m'y conduiras.

Elle chancelle.

ARMAND.

Qu'as-tu, Marguerite ? Tu pâlis !...

MARGUERITE, AVEC EFFORT.

Rien, mon ami, rien ! Tu comprends que le bonheur ne rentre pas aussi brusquement dans un cœur désolé depuis longtemps, sans l'oppresser un peu.

Elle s'assied et rejette sa tête en arrière.

ARMAND.

Marguerite, parle-moi ! Marguerite, je t'en supplie !

MARGUERITE, REVENANT À ELLE.

Ne crains rien, mon ami ; tu sais, j'ai toujours été sujette à ces faiblesses instantanées. Mais elles passent vite ; regarde, je souris, je suis forte, va ! C'est l'étonnement de vivre qui m'étouffe !

ARMAND, LUI PRENANT LA MAIN.

Tu trembles !

MARGUERITE.

Ce n'est rien ! — Voyons, Nanine, donne-moi donc un châle ; un chapeau...

ARMAND, AVEC EFFROI.

Mon Dieu ! mon Dieu !

Marguerite Je ne peux pas !

Elle tombe sur le canapé.

ARMAND.

Nanine, courez chercher le médecin !

MARGUERITE.

Oui, oui ; dis-lui qu'Armand est revenu, que je veux vivre, qu'il faut que je vive… (Nanine sort.) Mais si ce retour ne m'a pas sauvée, rien ne me sauvera. Tôt ou tard, la créature humaine doit mourir de ce qui l'a fait vivre. J'ai vécu de l'amour, j'en meurs.

ARMAND.

Tais-toi, Marguerite ; tu vivras, il le faut !

MARGUERITE.

Assieds-toi près de moi, le plus près possible, mon Armand, et écoute-moi bien. J'ai eu tout à l'heure un moment de colère contre la mort ; je m'en repens ; elle est nécessaire, et je l'aime, puisqu'elle t'a attendu pour me frapper. Si ma mort n'eût été certaine, ton père ne t'eût pas écrit de revenir…

ARMAND.

Écoute, Marguerite, ne me parle plus ainsi, tu me rendrais fou. Ne me dis plus que tu vas mourir, dis-moi que tu ne le crois pas, que cela ne peut être, que tu ne le veux pas !

MARGUERITE.

Quand je ne le voudrais pas, mon ami, il faudrait bien que je cédasse, puisque Dieu le veut. Si j'étais une sainte fille, si tout était chaste en moi, peut-être pleurerais-je à l'idée de quitter un monde où tu restes, parce que l'avenir serait plein de promesses, et que tout mon passé m'y donnerait droit. Moi morte, tout ce que tu garderas de moi sera pur ; moi vivante, il y aura toujours des taches sur mon amour… Crois-moi, Dieu fait bien ce qu'il fait…

ARMAND, SE LEVANT.

Ah ! j'étouffe.

MARGUERITE, LE RETENANT.

Comment ! c'est moi qui suis forcée de te donner du courage ? Voyons, obéis-moi. Ouvre ce tiroir, prends-y un médaillon… c'est mon portrait, du temps que j'étais jolie ! Je l'avais fait faire pour toi ; garde-le, il aidera ton souvenir plus tard. Mais, si, un jour, une belle jeune fille t'aime et que tu l'épouses, comme cela doit être, comme je veux que cela soit, et qu'elle trouve ce portrait, dis-lui que c'est celui d'une amie qui, si Dieu lui permet de se tenir dans le coin le plus obscur du ciel, prie Dieu tous les jours pour elle et pour toi. Si elle est jalouse du passé, comme nous le sommes souvent, nous autres femmes, si elle te demande le sacrifice de ce portrait, fais-le-lui sans crainte, sans remords ; ce sera justice, et je te pardonne d'avance. — La femme qui aime souffre trop quand elle ne se sent pas aimée… Entends-tu, mon Armand, tu as bien compris ?

LES MÊMES, NANINE, PUIS NICHETTE, GUSTAVE ET GASTON.

NICHETTE ENTRE AVEC EFFROI, ET DEVIENT PLUS HARDIE À MESURE QU'ELLE VOIT MARGUERITE LUI SOURIRE ET ARMAND À SES PIEDS.

NICHETTE.

Ma bonne Marguerite, tu m'avais écrit que tu étais mourante, et je te retrouve souriante et levée.

ARMAND, BAS.

Oh ! Gustave, je suis bien malheureux !

MARGUERITE.

Je suis mourante, mais je suis heureuse aussi, et mon bonheur cache ma mort. — Vous voilà donc mariés ! — Quelle chose étrange que cette première vie, et que va donc être la seconde ?… Vous serez encore plus heureux qu'auparavant. — Parlez de moi quelquefois, n'est-ce pas ? Armand, donne-moi ta main… Je t'assure que ce n'est pas difficile de mourir. (Gaston entre.) Voilà Gaston qui vient me chercher… Je suis aise de vous voir encore, mon bon Gaston. Le bonheur est ingrat : je vous avais oublié… (À Armand.) Il a été bien bon pour moi… Ah ! c'est étrange.

Elle se lève.

ARMAND.

Quoi donc ?…

MARGUERITE.

Je ne souffre plus. On dirait que la vie rentre en moi… j'éprouve un bien-être que je n'ai jamais éprouvé… Mais je vais vivre !… Ah ! que je me sens bien !

Elle s'assied et paraît s'assoupir.

GASTON.

Elle dort !

ARMAND, AVEC INQUIÉTUDE, PUIS AVEC TERREUR.

Marguerite ! Marguerite ! Marguerite ! (Un grand cri. — Il est forcé de faire un effort pour arracher sa main de celle de Marguerite.) Ah ! (Il recule épouvanté.) Morte ! (Courant à Gustave.) Mon Dieu ! mon Dieu ! que vais-je devenir !…

GUSTAVE, À ARMAND.

Elle t'aimait bien, la pauvre fille !

NICHETTE, QUI S'EST AGENOUILLÉE.

Dors en paix, Marguerite ! il te sera beaucoup pardonné, parce que tu as beaucoup aimé !

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/La_Dame_aux_cam%C3%A9lias_%28th%C3%A9%C3%A2tre%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.